

2^e Année - N° 28.

Le numéro : 25 centimes

29 Avril 1915.

LE PAYS DE FRANCE



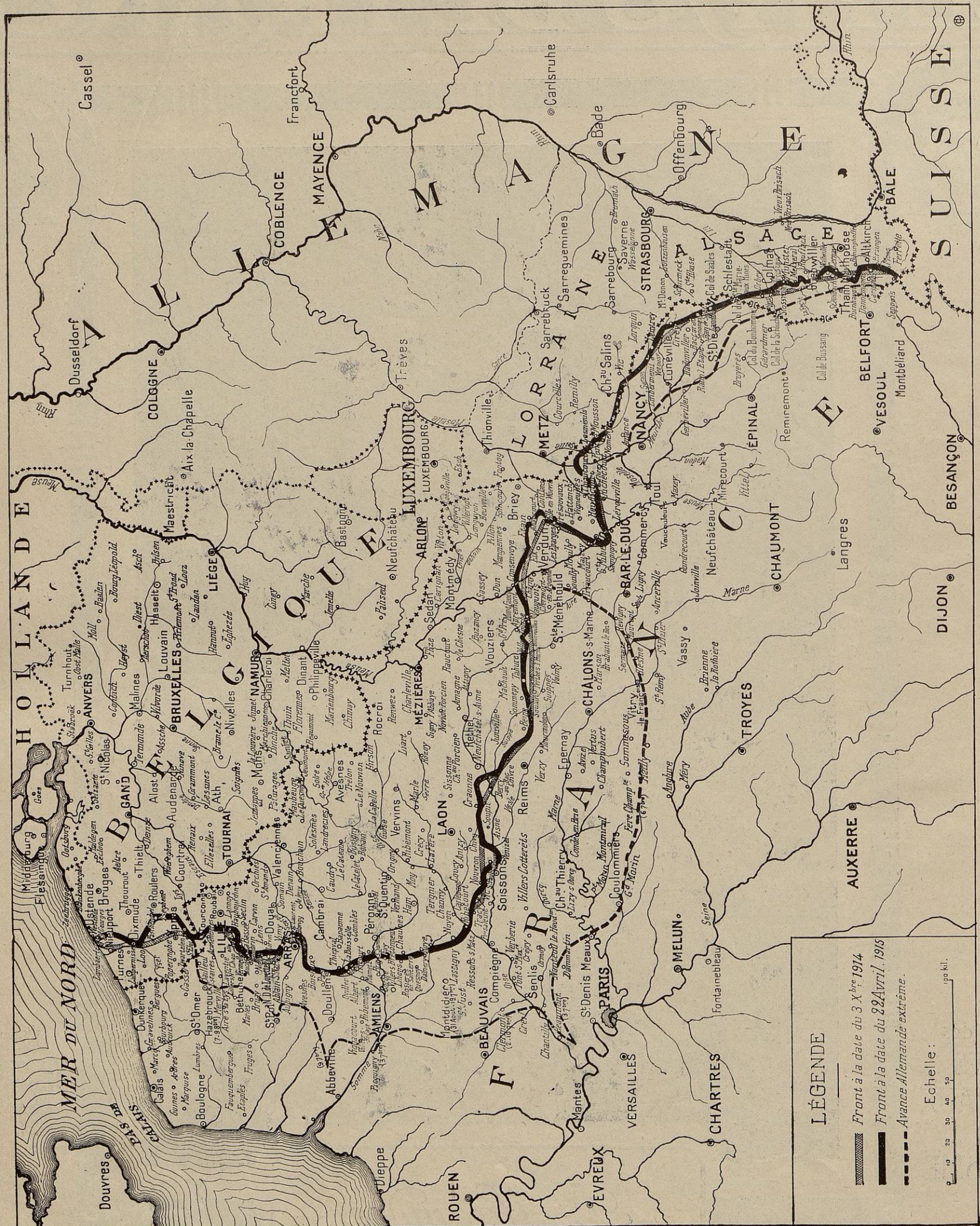
PHOT.
C.CHUSSEAU-FLAVIENS

P.ée Alexandre
DE SERBIE

Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonnière
PARIS

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 15 AU 22 AVRIL



EST aux deux extrémités de l'immense front des armées que les actions les plus intéressantes se sont déroulées : d'un côté dans les Flandres, de l'autre en Woëvre et dans les Vosges. Le centre a été relativement calme ; on n'a signalé que des luttes d'artillerie ou des combats qui n'ont pas eu l'envergure de ceux du mois dernier.

En Belgique, les troupes britanniques ont encore enregistré un beau succès à leur actif ; elles se sont emparées, le 18 avril, après deux jours de combats, de la côte 60, importante position située à environ trois kilomètres au sud de Lillebeke, à l'est d'Ypres, au-dessus du chemin de fer qui va de cette ville à Comines. L'action, bien préparée par l'artillerie et par l'explosion de mines, ne coûta que très peu à nos alliés, tandis que les Allemands subissaient de grosses pertes, surtout au cours de leurs contre-attaques pour reprendre la position ; en effet, pendant trois jours ils ont lancé des forces importantes contre les troupes britanniques inébranlables ; ils ont été repoussés en laissant plus de quatre mille hommes sur le terrain.

Ce succès de nos alliés aurait été complété par une nouvelle avance de leurs lignes vers la Bassée.

En Artois, nouvelles attaques des Allemands contre notre position de Notre-Dame-de-Lorette, attaques moins énergiques que les précédentes et facilement repoussées ; la colline est maintenant bien à nous ; nos troupes s'y sont fortement organisées ; elles vont s'avancer dans la grande plaine du bassin houiller.

Dans la région d'Arras, et entre l'Aisne et l'Oise, les communiqués se sont bornés à signaler une canonnade assez violente. Toutefois, le 17 avril, l'ennemi a attaqué nos tranchées au bois de Saint-Mard, situé près de Tracy-le-Val, dans le triangle formé par l'Oise et l'Aisne ; la route de Paris à Noyon, par Vic-sur-Aisne, passe à cet endroit ; d'un côté sont nos tranchées, de l'autre celles de l'ennemi ; celui-ci a voulu en sortir ; il y a été refoulé par notre artillerie et nos baïonnettes, en subissant de fortes pertes.

A trois kilomètres environ au nord-ouest de Soissons s'élève le plateau de Pasly, aux rebords escarpés, formant une sorte de forteresse naturelle où les Allemands se sont installés ; là se trouvent des grottes profondes qui leur servent d'abri ; notre artillerie lourde a dirigé son feu sur l'ouverture de ces grottes ; des explosions successives ont témoigné de l'effondrement de plusieurs d'entre elles. Les Allemands ont beau se tresser, nous irons les chercher jusqu'au fond de leurs taupinières.

Par contre, ils ont de nouveau bombardé Reims, en lançant sur la ville cinquante obus incendiaires.

En Champagne, combats partiels ; nous organisons solidement les positions que nous avons conquises vers la Dormoise, au nord de Perthes ; les Allemands ont essayé de nous en déloger en recourant à la guerre de mines ; ils ont occupé deux entonnoirs que l'explosion de mines avait creusés au-devant de nos tranchées ; ils n'ont pu s'y maintenir. Près de Ville-sur-Tourbe, une attaque a été arrêtée net par le feu de notre artillerie.

En Argonne, même insuccès pour deux attaques ennemis, dont l'une assez énergique près de Bagatelle.

Les opérations les plus importantes sont entre Meuse et Moselle, où nous menaçons de plus en plus la position ennemie de Saint-Mihiel ; la prise du bois d'Ailly, qui montre, d'après le récit officiel, ce que peut accomplir l'héroïsme de nos troupes, nous a amenés à trois kilomètres de Saint-Mihiel ; malgré les ressources en hommes et en munitions dont dispose l'ennemi, grâce à la place de Metz, c'est nous qui maintenant avons pris l'offensive, c'est nous qui imposons notre volonté ; les contre-attaques des Alle-

mands mollissent, et nous avançons toujours sûrement, quoique lentement. C'est ainsi que le 20 avril nous avons enlevé une nouvelle tranchée au nord de Flirey, village situé sur la grande route de Saint-Mihiel à Pont-à-Mousson, au point de croisement avec la route de Toul à Verdun, à 1.200 mètres de la lisière sud du bois de Mortmare.

Les Allemands ont prononcé cinq attaques contre ce bois et une au bois le Prêtre ; ils ont été facilement repoussés.

La partie du bois le Prêtre où s'est produite l'attaque ennemie est située à la lisière ouest ; c'est une éminence de près de quatre cents mètres, dénommée la Croix-des-Carmes, où nous sommes installés ; elle est voisine du village de Fey-en-Haye, que nos troupes ont récemment enlevé ; au nord, elle est reliée par des bois à la forêt de Venchères.

Au nord de la ligne allemande de Saint-Mihiel, notre action n'a pas été moins heureuse. L'ennemi ne veut pas se résigner à la perte de la position des Eparges ; il a contre-attaqué de jour et de nuit ; chaque fois il a été repoussé.

Du côté de Regniéville a eu lieu une lutte d'artillerie assez violente où nous avons nettement pris l'avantage.

En Lorraine, petites attaques de l'ennemi aux environs de la forêt de Parroy ; de faibles détachements se sont avancés vers Bures, Monacourt, Embéménil, Saint-Martin ; ils ont été facilement repoussés.

En Alsace, nos progrès s'affirment chaque jour. Le 16 avril, nos Diables-Bleus, dans une magnifique attaque, enlevaient le sommet du Schnepfenriethkopf, en français le mont des Bécasses ; ce massif, d'une altitude de 1.200 mètres, est au-dessus de Metzeral, terminus du chemin de fer de la vallée de la Fecht ; nos troupes complétaient ce succès en s'emparant, sur la rive nord de la Fecht, de l'éperon ouest de Silleckerwasen ; la situation des Allemands, dans la partie supérieure du cours de la Fecht, sera intenable.

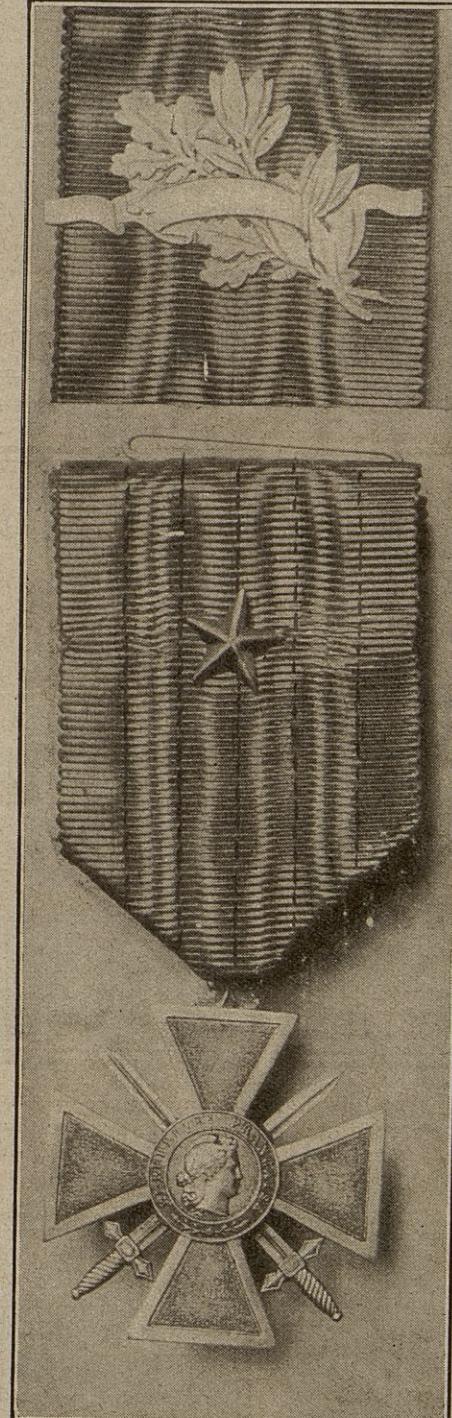
Le 18, nous progressions encore dans la direction de Metzeral, en occupant une série de hauteurs et en forçant les Allemands à évacuer précipitamment Eselsbrücke, le pont aux ânes ; tout le massif du Herrenberg est en notre pouvoir.

Les jours suivants, l'ennemi a contre-attaqué ; il a été obligé de reculer. Sa principale offensive s'est portée contre nos positions au nord-ouest d'Orbey, joli village situé au pied des Hautes-Huttes, au nord de Munster ; les assaillants ont été repoussés en laissant de nombreux morts devant nos tranchées.

Ces actions heureuses nous amènent peu à peu, soit au nord, soit au sud de Munster, vers la plaine où s'étale Colmar ; il est certain que les Allemands vont centraliser tous leurs efforts pour nous empêcher de menacer Colmar et Mulhouse ; leur riposte sera prévue et parée.

Pendant toute cette période, dont nous venons de rappeler les événements, nos aviateurs ont fait preuve d'une activité continue ; ils ont de nouveau bombardé la poudrerie de Rothweil, située si loin de nos lignes, près des sources du Neckar ; jeté des bombes sur le camp retranché de Metz, sur l'usine de Lorrach, sur le quartier général de von Strantz, qui commande en Woëvre ; en huit jours, cinq aviatiks ont été abattus. Malheureusement nous avons eu à déplorer la prise, par les Allemands, de Garros, le hardi pilote dont les exploits ne se comptaient plus ; à la suite d'un accident de moteur, Garros fut obligé d'atterrir dans les lignes ennemis, à dix kilomètres au nord de Cambrai.

C'est une grande perte pour notre aviation ; cependant, chaque jour, de nouveaux pilotes s'élancent dans les airs, prêts à renouveler les succès de leurs aînés.



LA CROIX DE GUERRE

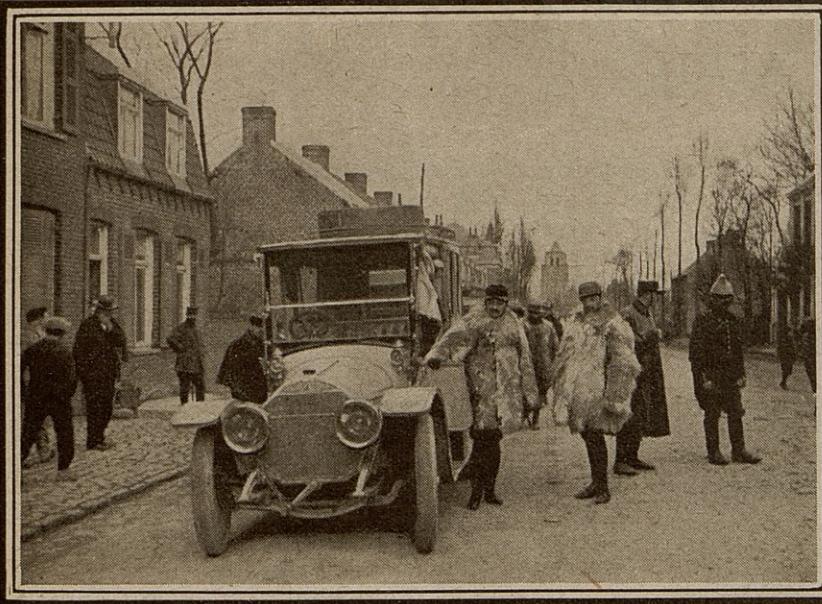
Cette croix sera en bronze florentin à quatre branches du module de 37 mm avec épées croisées.

Le centre représente, à l'avers, une tête de la République en bonnet phrygien, ornée d'une couronne de laurier avec, en exergue : « République Française ». Elle porte, au revers, l'inscription 1914-1915.

La croix de guerre sera portée suspendue à un ruban vert avec liseré rouge à chaque bord, et qui compte cinq bandes rouges de 1 millimètre.

Les signes distinctifs pour les diverses citations seront les suivants : citation au régiment ou à la brigade, une étoile en bronze ; citation à la division, une étoile en argent ; citation au corps d'armée, une étoile en vermeil ; citation à l'ordre du jour de l'armée, une palme de laurier en bronze.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE AUX ARMÉES



L'auto présidentielle, portant le fanion tricolore, a amené, dans une petite ville du Nord, M. Poincaré qui va visiter les troupes commandées par le général Beaudemoulin, ancien chef de sa maison militaire ; M. Millerand, ministre de la guerre, accompagnait le président de la République.



M. Poincaré avait revêtu, pour cette circonstance, un costume de voyage qui, dans sa simplicité même, lui donnait une allure toute militaire, l'allure qu'il avait quand il commandait, autrefois, une compagnie de chasseurs à pied. Sur son passage, le président est respectueusement salué par les habitants.



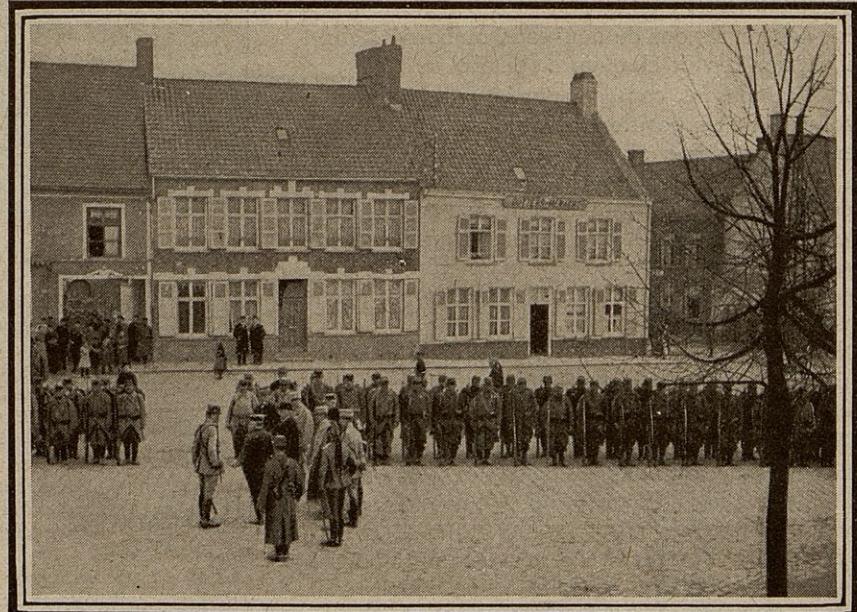
L'état-major du général Beaudemoulin fait escorte au président de la République et au ministre de la guerre ; M. Poincaré s'arrête un instant pour voir passer des troupes qui, d'un pas allègre, vont faire la relève des soldats qui combattent dans les tranchées.



Le président de la République et M. Millerand ont visité les cantonnements des troupes ; ils ont pu s'assurer que rien ne manquait aux hommes, et que ceux-ci étaient toujours les mêmes soldats héroïques et vaillants, ne demandant qu'à donner « le grand coup ».



Avant de repartir, M. Poincaré s'est arrêté devant les troupes cantonnées au quartier général, et qui lui rendaient les honneurs ; en tenue de guerre, ces fantassins, qui ont combattu hier, qui combattront demain, avaient une attitude aussi impeccable, un alignement aussi parfait qu'à une revue de Longchamp.



Le président de la République a exprimé au général Beaudemoulin toute son admiration pour le parfait entraînement des soldats qu'il venait de voir ; il a ainsi constaté que sur tout le front, de la mer du Nord aux Vosges, nos armées étaient dans un état moral et physique qui permettait tous les espoirs.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE AUX ARMÉES



Accompagné de M. Millerand, ministre de la guerre, et du général Beaudemoulin, qui fut le chef de sa maison militaire à l'Elysée, le président de la République a tout récemment rendu visite à nos armées. Le voici, dans une petite ville des Flandres, où les troupes cantonnées lui rendent les honneurs. Partout, M. Poincaré a été émerveillé et de la belle tenue des hommes et de leur entrain; il semblait qu'au premier sourire du printemps, ils avaient oublié les heures si dures de cet hiver.



Lorsque les devoirs des hautes fonctions qu'il remplit le lui permettent, M. Poincaré s'empresse de se rendre au milieu de nos armées; il vient leur dire, en même temps que l'admiration de la France, l'espoir que le pays a mis dans leur vaillance et leur héroïsme. En apportant des récompenses aux braves qui se sont distingués sur le champ de bataille, le président de la République donne aussi l'assurance que la nation n'oubliera pas les familles des vaillants qui sont tombés.

ARMÉES EN CAMPAGNE⁽¹⁾

LES GRANDS SERVICES

Le Service sanitaire

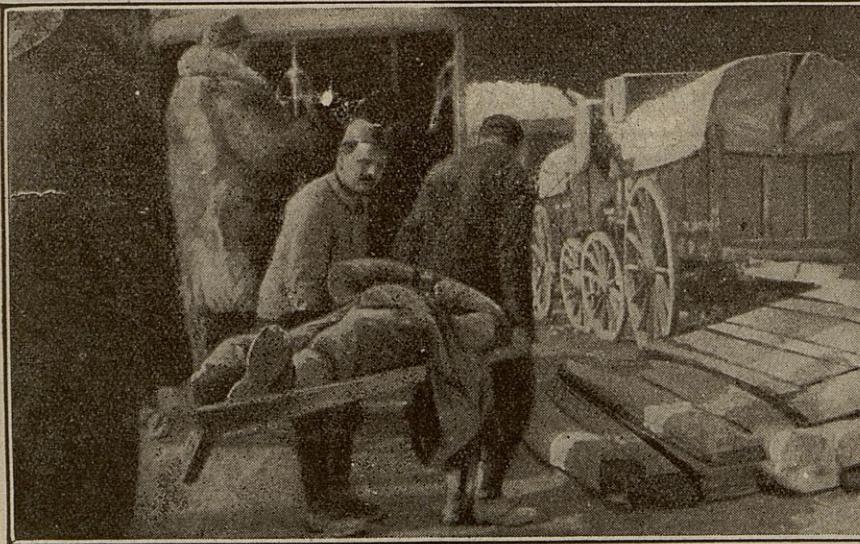
Objet du Service de Santé

Le service de santé en campagne a pour objet:

- 1^o La prévision, la préparation et l'exécution des mesures d'hygiène et de prophylaxie;
- 2^o Les soins à donner en marche et en station;
- 3^o Le premier traitement au combat, le relèvement, le transport et l'évacuation des blessés, quelle que soit leur nationalité;
- 4^o L'hospitalisation sur place des malades et blessés, légèrement atteints et temporairement évacuables;
- 5^o Le remplacement du personnel et le réapprovisionnement en matériel des corps de troupe et des formations sanitaires.

Personnel dont dispose le Service sanitaire

1^o A chaque quartier général est attaché un personnel et un matériel suivant l'importance du quartier général: médecins, infirmiers, voitures ;



TRANSPORT D'UN BLESSÉ EN ARGONNE

2^o Dans un corps de troupe:
INFANTRIE (par bataillon): 1 médecin actif; 1 médecin auxiliaire; 4 infirmiers; 1 voiture à deux roues; 8 brancards; sacs et musettes de pansement pour 650 hommes.

CAVALERIE (par régiment): 3 médecins; 4 infirmiers; 2 voitures légères à deux roues; 4 brancards; sacs et musettes de pansement pour 200 hommes.

ARTILLERIE (par groupe de 3 batteries): 1 médecin actif; 1 médecin de réserve; 4 infirmiers; 1 voiture légère à un cheval (deux roues); sacs et musettes de pansement pour 200 hommes.

GÉNIE (environ comme pour l'infanterie, par compagnie): 1 médecin auxiliaire; 1 infirmier; 70 paquets de pansement.

De ce qui précède, nous pouvons conclure que le personnel et le matériel accompagnant les unités au combat sont très suffisantes pour parer à tous les premiers besoins.

(A noter que l'homme porte sur lui un paquet de pansement qui lui permet de faire une première opération, de bandage, ligature, etc...)

En dehors de ce personnel et de ce matériel sont affectés aux formations en marche ou en station, un personnel et matériel dit d'*ambulance*:

AMBULANCE D'INFANTERIE: 4 médecins; 1 pharmacien; 2 officiers d'administration; 30 infirmiers; mulets de cacolets (nombre variable); voitures d'*ambulance* (6 à 4 roues).

AMBULANCE DE DIVISION: 6 médecins, 2 officiers d'administration; 140 infirmiers; 17 mulets de cacolets; 21 voitures.

AMBULANCE DE CORPS D'ARMÉE: 9 médecins; 2 officiers d'administration; 4 ministres des cultes; 210 infirmiers; 22 mulets de bât; 27 voitures à 4 roues.

Tout le personnel et matériel suit immédiatement les colonnes.

Le service sanitaire sur la ligne est donc solidement organisé.

Les mulets de cacolet sont destinés à transporter deux blessés jusqu'à la prochaine ambulance.

Les voitures légères d'*ambulance* à deux roues sont envoyées sur le front recueillir les blessés.

Les voitures à quatre roues portent les blessés, sur route, jusqu'à l'*ambulance* la plus proche.

Avec l'*avant-garde*, marche toujours une fraction d'*ambulance*.

Les ambulances dans les colonnes suivent les trains de combat dont elles font partie.

Généralement, les ambulances sont placées, en route, à la gauche des colonnes.

Le tableau schématique ci-dessous montre le fonctionnement du service de santé au combat:

Dessin schématique du réseau du Service de Santé

SECOURS - POSTES

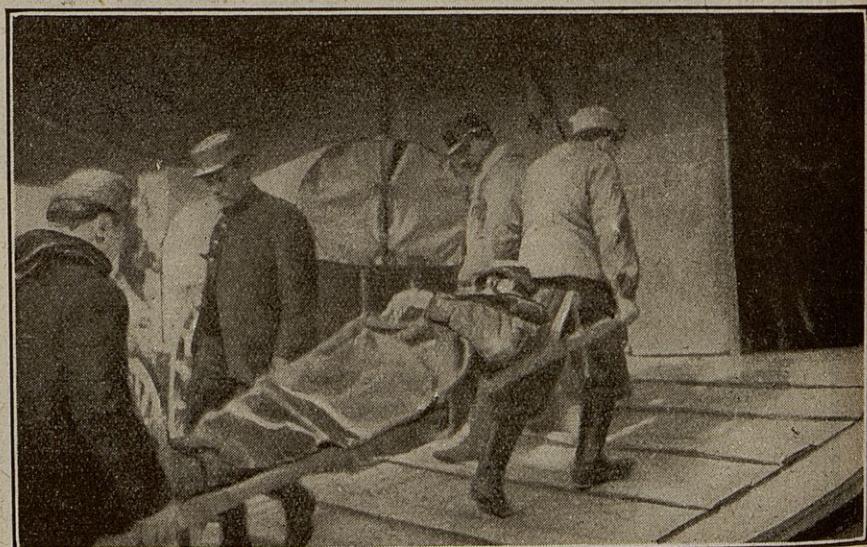
- A — Refuge de blessés, placé dans les replis de terrain. On leur donne d'urgence les premiers soins.
- B — Postes de secours placés en arrière. Réserves des régiments. Endroit abrité pourvu d'eau. On panse sommairement les plaies, on met les appareils simples, puis on évacue les blessés.
- C — Ambulance de campagne, en arrière des réserves de la division. Endroit abrité, pourvu d'eau, d'accès facile aux voitures; dans une ferme, près d'une route. Le matériel des ambulances est utilisé en grand. Premières opérations simples.
- M — Centres hospitaliers. On choisit des hôpitaux du pays. On se sert des ressources locales.
- N — Hôpitaux d'évacuation. Ce sont sur eux que sont dirigés les malades et blessés. De là, on les fractionne en lots formant les trains sanitaires, puis on les achemine sur l'intérieur du pays.
- P — Infirmerie de gare, nécessaire pour donner les secours aux blessés en cours de route et, au besoin, garder ceux qui ne peuvent plus supporter le voyage.
- O — Dépôt d'éclopés, malades, blessés. Ils seront soignés et dirigés sur le front dès rétablissement.
- R — Hôpital des contagieux. Signalé par un fanion jaune.

SECOURS - TRANSPORTS

- 1^o L'homme a sur lui son paquet individuel de pansement.
- 2^o Brancardiers désignés dans les compagnies. Les musiciens peuvent être utilisés pour ce service.
- 3^o Transports par cacolets (mulets), par brancards, par voiture légère à deux roues, par voiture d'*ambulance* à quatre roues, par voitures de réquisition aménagées.

REFUGE DE BLESSÉS: choisi par les médecins des corps de troupes engagées, placé dans des replis de terrain, où les blessés se rendent ou y sont transportés par le personnel sanitaire (brancardiers) *secours d'urgence*.

POSTES DE SECOURS: Choisi par le médecin chef de service, en arrière des *réserves du régiment*; endroit à l'abri, pourvu d'eau; pansement des plaies, secours immédiats; application d'appareils simples et provisoires; établissement de bulletins d'hôpital, pour les évacuations qui vont avoir lieu.



LE BLESSÉ EST TRANSPORTÉ À LA VOITURE D'AMBULANCE

EVACUATION DES BLESSÉS: Ceux pouvant combattre sont renvoyés au front; ceux incapables de marcher sont formés en détachements et dirigés en arrière; ceux incapables de marcher, transportés en voiture sur une formation sanitaire de l'arrière.

AMBULANCES DE CAMPAGNE: Etablies d'après les indications du médecin chef de l'*ambulance*; endroit choisi en arrière des *réserves de la division*; endroit abrité, pourvu d'eau; pansement des plaies; opérations simples; fraction-

(1) Voir les numéros 22 et 23 du *Pays de France*.

nement des blessés (a) pouvant marcher; (b) transportables assis ou couchés; (c) intransportables, soignés dans une ambulance immobilisée du champ de bataille.

Service de l'arrière

On a vu comment étaient soignés les blessés, soit au combat, soit ensuite en marche ou en stationnement.

L'armée s'avancant, évacue vers l'arrière ses blessés pour éviter d'abord



SOUS LA NEIGE, LES BLESSÉS SONT TRANSPORTÉS DANS DES VOITURES DE RÉQUISITION

l'encombrement sur la ligne d'opération, puis surtout pour faciliter les soins à donner à ces militaires.

Si l'armée bat en retraite, on voit de suite combien est difficile ce service qui doit suivre le mouvement. Et si la retraite s'opère rapidement, combien devient aléatoire ce service si délicat!

Le service de l'arrière comprend les évacuations sur le territoire en dehors de la zone d'opérations de l'armée.

Il se fait généralement par trains sanitaires de deux espèces:

Le chemin de fer: trains sanitaires permanents, improvisés, ordinaires;

La voie fluviale: canaux utilisés; on installe les blessés à bord des bateaux-péniches, transformés en bateaux-ambulances.

CENTRES HOSPITALIERS. — En premier lieu, on s'adresse aux hôpitaux du pays, aux maisons de santé transformées en hôpitaux et dotées de matériel. On y soigne les malades et blessés graves ne pouvant supporter un long transport. Les hôpitaux de contagieux — signalés par des fanions jaunes — placés en dehors des voies et lignes de communication du pays.

HOPITAUX D'ÉVACUATION: C'est là qu'aboutissent les trains de blessés; on évacue ceux qui peuvent continuer la route; on garde, provisoirement, ceux qui ne peuvent supporter le transport.

INFIRMERIES DE GARES: nécessaires pour subvenir aux soins en cours de route pour les blessés qui ne peuvent plus continuer leur trajet.

EVACUATIONS PAR VOIES FERRÉES: (a) Trains sanitaires spéciaux, organisés suivant un type admis et adopté par les grandes compagnies de chemins de fer (ce sont de vrais hôpitaux roulants avec tout le confort);

(b) Trains sanitaires improvisés; wagons de voyageurs et de marchandises, organisés avec appareils de suspension du service de santé;

(c) Trains ordinaires; trains de voyageurs normaux, dans lesquels sont réservés des compartiments pour les blessés légèrement atteints.

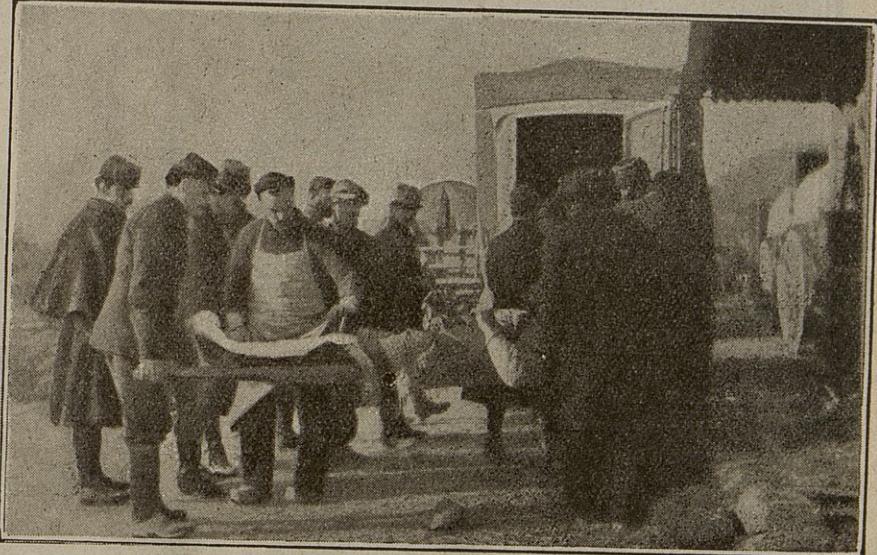
Ces trains s'arrêtent, en moyenne, toutes les six heures dans les gares ou infirmeries de gares; l'alimentation des blessés est assurée dans ces gares.

EVACUATIONS PAR CANAUX: Employées pour les blessés graves; permettent de décongestionner les gares; facilitent la dispersion des blessés dans le pays.

RÉAPPROVISIONNEMENT: Le personnel est pris sur les formations de l'arrière pour le service de première ligne de front;

Le matériel, reçu de l'arrière; peut être réquisitionné sur place, acheté dans le pays.

A titre de renseignements généraux, voici quelques chiffres qui pourront donner une idée des pertes normales; bien entendu, ces pertes varient pro-



UN PREMIER PANSEMENT EST FAIT AU BLESSÉ

fondément suivant l'engagement de l'unité, la température du jour du combat, etc.

On compte 3 % de pertes par jour pour une troupe en marche ou en station. Ces pertes ne s'additionnent pas, car les malades ou blessés en marche peuvent, très souvent, reprendre leur rang.

Au feu, on peut prévoir jusqu'à 50 % de pertes pour une petite fraction (une compagnie, un bataillon); à 20 % pour une grosse unité (division); à 15 % pour un corps d'armée.

COMMANDANT B. DE L.,
Breveté d'état-major.



LES BLESSÉS DES DERNIERS COMBATS DE L'ARGONNE VONT ÊTRE ÉVACUÉS VERS LES HOPITAUX DE L'ARRIÈRE

NOS GRANDS CHEFS



Le généralissime a visité nos armées du Nord. Ayant à sa droite le général Foch, commandant en chef des armées du Nord et de l'Ouest, et à sa gauche le général d'Urbal, commandant l'armée de Belgique, notre Joffre arrête, d'un geste amusé, l'indiscrétion des photographes.

Les Enseignements DE LA Guerre russo-japonaise

IL FAUT PROFITER DES LEÇONS DE L'HISTOIRE
INFLUENCE DE LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE
SUR LA PRÉPARATION DE LA GUERRE ACTUELLE
... NOMBREUX POINTS DE COMPARAISON ...

Si la guerre russo-japonaise n'avait pas eu lieu, peut-être les Russes ne franchiraient-ils pas aujourd'hui victorieusement la chaîne des Carpates après leurs victoires de Lemberg, de Przemysl et leur belle campagne de Galicie !

Les leçons de la guerre, si dures soient-elles, sont toujours profitables à qui veut les entendre.

Nous avions, en 1870, commis bien des erreurs, mais nos désastres nous ont valu l'adoption du principe de la nation armée, le remaniement complet de notre système militaire et de nos armements, et la volonté de nous maintenir constamment à la hauteur du danger dont nous sentions la menace.

La leçon était comprise.

Mettant largement à profit les enseignements de leur défaite de 1904, les Russes, eux aussi, comprirent ; et, bien que nous ayons à rappeler le sort malheureux, au cours de cette guerre, des armes de nos alliés, nous accomplissons un devoir de justice en rendant hommage, avant même d'entrer dans notre sujet, à la valeur dont leurs troupes firent preuve dans tous les combats, et à la sagesse de leurs gouvernements et de leurs généraux qui, depuis, éliminèrent méthodiquement les causes d'infériorité qui s'étaient manifestées.

Mais si le spectacle de la guerre est profitable à ses acteurs, l'attention qu'y portent les spectateurs n'est pas moins féconde.

L'art de la guerre subit une constante évolution consécutive des progrès de la science et de l'industrie. Certains grands principes demeurent, d'autres subissent d'importantes variations.

Pourquoi la guerre russo-japonaise fut-elle le catéchisme où les éducateurs militaires de toutes les nations actuellement sous les armes vinrent chercher le dogme nouveau ?

Parce que les armements s'étaient considérablement modifiés depuis 1870 et que des moyens nouveaux étaient, pour la première fois, mis en œuvre et expérimentés sur une vaste échelle.

Jugeons-en :

Jamais les effectifs mis en présence n'avaient atteint de telles proportions.

La grande portée, la rapidité de tir du fusil et du canon de campagne, l'efficacité des nouveaux obus avaient à un tel point augmenté la puissance des armes à feu que la tactique défensive devait subir de graves modifications de principe.

La nécessité, pour limiter les pertes, de se couvrir continuellement par des ouvrages de fortifications passagères, vulgarisa pour l'infanterie la guerre de tranchées, pour l'artillerie la pratique du défilé, augmenta la durée des combats, multiplia les engagements nocturnes.

La question du ravitaillement en munitions évoluait avec la rapidité du tir.

L'arme blanche ne perdait pas ses droits cependant. Le rôle de la cavalerie changeait : celui du génie prenait une importance plus grande.

Cette guerre, l'une des plus meurtrières que l'on ait vues, marquait donc une étape dans l'histoire, et ses enseignements, que nous avons cru intéressant de résumer, avaient eu le temps de produire leur plein effet au moment où éclata le conflit européen de 1914. Elle présentait avec lui de nombreux points communs, et c'est à juste titre qu'elle en avait été considérée comme le pré-lude.

Historique de la guerre russo-japonaise

De nos jours, les guerres ne sont plus que des manifestations brutales de crises économiques.

En 1914, l'Allemagne avait trop d'habitants, et comme elle voulait ignorer les moyens pacifiques d'assurer son extension, elle a préparé méthodiquement et déchaîné sciemment le fléau dont elle sera la première victime.

En 1894, le Japon commençait également à étouffer dans son île. Sa population avait doublé depuis 50 ans, et ses yeux se tournaient avec complai-

sance vers la Corée. Cependant cette presqu'île n'était pas moins ardemment convoitée par la Russie à laquelle son développement industriel rendait nécessaire la possession d'un port sur une mer libre, ses autres ports se trouvant dans des mers fermées, soit de façon permanente par suite de la configuration du sol, soit de façon intermittente par les glaces.

Sous l'empire de cette convoitise, le Japon avait déjà pris les armes contre la Chine qu'il avait vaincu en 1894 ; il avait obtenu l'indépendance de la Corée. Les puissances européennes étaient intervenues à ce moment.

Mais comme la Russie (suivant en cela l'exemple des grandes puissances qui s'étaient octroyées différents ports sur les mers de Chine, et en particulier l'Allemagne qui fit main basse sur Kiao-Tchéou) parlait en 1903, après avoir obtenu déjà la concession du chemin de fer reliant Pékin et Port-Arthur à son Transibérien, de constituer un Etat tampon au nord de la Corée, le Japon, fort de sa récente alliance avec l'Angleterre (1902), s'interposait et faisait à Saint-Pétersbourg des représentations par la voix de son ambassadeur.

M. Kurino, n'ayant pu se faire écouter, demanda ses passeports le 5 février 1904.

L'armée russe était sous le commandement en chef du général Kouropatkine, l'armée japonaise sous celui du général Oyama.

Pour ne pas sortir du cadre de cet exposé, nous ne ferons pas le récit des batailles de la guerre russo-japonaise, nous contentant de les signaler dans l'ordre chronologique :



MARÉCHAL NOGI
le vainqueur de Port-Arthur

Bataille du Yalou et de Nanchan (mai 1904); Ouafangou (juin); Tat-chékiao (juillet); Liao-Yang (fin août); Le Cha-Ho (octobre); siège de Port-Arthur (août 1904 à janvier 1905); Sandepou (janvier 1905); Moukden (février-mars); enfin la bataille navale de Tsoushima (mai).

Effectifs engagés

Il faut en arriver à la campagne actuelle, ainsi que nous l'avons dit, pour rencontrer des effectifs aussi importants que ceux mis en présence au cours de la guerre russo-japonaise ; l'histoire n'en donnait pas d'exemple auparavant.

A la bataille de Moukden, nous trouvons 325.000 hommes de chaque côté, soit 650.000 hommes, alors que la bataille de Leipzig n'avait réuni que 460.000 hommes, celle de Sadowa 440.000, celle de Saint-Privat 250.000.

Les pertes sont en proportion des effectifs engagés. La bataille du Cha-Ho coûta 45.000 hommes à la Russie et 16.000 au Japon ; celle de Moukden, 91.000 à la Russie, 41.000 au Japon. La prise de Port-Arthur man-

gea 60.000 hommes au Japon et 48.000 à la Russie dont 24.000 prisonniers. (Ces chiffres sont extraits du remarquable ouvrage du lieutenant-colonel Vaissière sur *La guerre russo-japonaise*.)

Engins nouveaux

FUSIL. — Alors que les armes du premier Empire étaient munies d'un fusil n'agissant efficacement qu'à 200 mètres, les armes à petit calibre ont étendu à 2.000 mètres, sinon plus, la portée efficace du tir.

CANONS DE CAMPAGNE. — Les pièces d'artillerie de campagne ont, aujourd'hui, et avaient déjà en 1904, une portée efficace d'au moins 5.000 mètres. Les obus shrapnel ont été très perfectionnés depuis 1870 et on a introduit l'usage des obus chargés en explosifs brisants.

MITRAILLEUSES. — Les mitrailleuses tirant avec précision et une grande rapidité la cartouche d'infanterie furent très employées pendant la guerre russo-japonaise. De cette campagne date la tactique de cette arme qui n'avait pas donné jusque-là la mesure de ses moyens.

Les perfectionnements apportés aux engins de destruction donnèrent, ainsi que nous l'avons laissé pressentir plus haut, une physionomie toute particulière aux combats. Il devint, en effet, nécessaire, pour éviter des pertes trop considérables, de *terrifier l'infanterie* et de *cacher l'artillerie*.

Les Tranchées

Le séjour dans les tranchées pesait déjà lourdement aux soldats.

Dans un article du *Matin* (3 janvier 1910), le capitaine Deval, après un stage dans l'armée japonaise, nous rapporte l'impression des Japonais : « Se faire tuer à l'assaut, ce n'est rien, disaient-ils ; savoir souffrir dans la tranchée, c'est tout. »

Les Japonais, soldats incomparables, aussi souples que résistants, s'étaient exercés en temps de paix à creuser leurs tranchées en se tenant dans la position couchée. Cette pratique n'est peut-être pas à la portée de tous, mais elle diminue beaucoup la vulnérabilité et assure presque l'invisibilité à laquelle il ne fallait cesser de songer.

Défilément

En 1901, et plus récemment en 1903, nos règlements français recommandaient déjà l'emploi du tir indirect. Nous savons qu'il fut complètement géné-



GÉNÉRAL KOUROPATKINE
et de l'armée russe en Mandchourie

ralisé quand parut notre matériel de 75, et on ne manqua pas de s'inspirer des leçons fournies, à cet égard, par la guerre russo-japonaise.

Le tir indirect entraîne un certain nombre de conséquences qui modifient notamment la tactique de l'artillerie de campagne ; les batteries devant chercher à rester invisibles une fois en position, observeront les mêmes règles dans les cheminements qui les y conduiront ; une fois en place, elle se déplaceront le moins possible au lieu de suivre pas à pas, comme autrefois, la progression des troupes d'infanterie.

L'officier qui règle le tir ne se trouve plus au contact immédiat de sa batterie, puisqu'il lui faut voir l'objectif ; cette condition particulière a motivé la généralisation du téléphone, au moyen duquel les ordres sont transmis.

Les Allemands possèdent, en outre, des voitures-observatoires munies d'une échelle en haut de laquelle l'observateur est protégé contre le tir de l'infanterie par un bouclier en tôle.

Durée des combats

Batailles de nuit

En vue de satisfaire aux mêmes conditions d'invisibilité, on utilise, de façon constante, les heures obscures de la journée (pour déplacer les troupes, amener des renforts, pourvoir au ravitaillement, évacuer les blessés), de sorte que les raisons d'arrêter les combats à la tombée du jour ayant cessé d'exister, les batailles se poursuivent jusqu'à l'obtention d'un résultat décisif.

A Moukden, par exemple, l'engagement commença le 23 février et ne se termina que le 11 mars.

Consommation de munitions

Il fut fait, au cours de la guerre russo-japonaise, une consommation de munitions que l'on peut qualifier d'exagérée.

Certains régiments de tirailleurs sibériens, à Liao-Yang, dépensèrent 330 cartouches par homme et par jour, et, à la bataille du Cha-Ho, 400 cartouches.

A cet égard, voici les munitions que l'on distribue actuellement :

Nos fantassins portent 88 cartouches sur eux, mais disposent, avec les réserves, d'environ 300 cartouches, ce qui doit être considéré comme suffisant.

Les munitions d'artillerie furent aussi dépensées à profusion.

A la bataille de Liao-Yang, certaines batteries d'artillerie russe consommerent 450 obus par pièce et par jour.

Rôle de la cavalerie

Depuis déjà longtemps on ne croyait plus guère aux combats de cavalerie. La guerre russo-japonaise est venue justifier ces prévisions.

Un seul combat de cavalerie fut engagé, au cours duquel les Russes manifestèrent leur supériorité de façon marquée, désarçonnant les cavaliers ennemis en faisant moulinet avec leurs lances et n'usant de la pointe que pour les transpercer une fois à terre.

Il semble que la cavalerie doive être désormais employée presque exclusivement comme organe d'exploration et de poursuite, fonction qui lui fut toujours dévolue, et pour l'accomplissement de laquelle elle trouve maintenant dans l'aviation un précieux auxiliaire.

Combats corps à corps

Il est assez curieux de constater que la tactique de combat ayant dû se modifier principalement à cause de l'augmentation de portée des armes à feu, l'importance du rôle de la baïonnette, non seulement n'a pas diminué, mais que la proportion des blessures par arme blanche ait augmenté de façon très sensible au cours de la guerre russo-japonaise.

Comme autrefois, c'est donc toujours l'infanterie qui gagne les batailles. L'arme décisive, celle qui donne la victoire, c'est la baïonnette.

Rôle du génie

Pour le commun des mortels, qu'est-ce que l'arme du génie ?

C'est celle qui fournit à l'armée les travailleurs de la terre, pas autre chose. C'est bien peu. A l'heure actuelle, et comme corollaire des enseignements de la guerre russo-japonaise, nos troupes d'infanterie ont été plus abondamment pourvues de pelles et de pioches.

Somme toute, l'infanterie possède beaucoup plus de pelles et de pioches que les troupes du génie. Celles-ci n'ont donc pas, loin de là, le monopole du travail de la terre, mais elles possèdent, par contre, des attributions extrêmement variées et délicates, qu'il n'est pas permis d'ignorer.

TÉLÉPHONE, TÉLÉGRAPHE, AÉRONAUTIQUE. — Les Japonais avaient tellement développé l'emploi du télégraphe et du téléphone dans leur armée que leur généralissime, Oyama, put conduire les batailles du Cha-Ho et de Sandepou de son quartier général, dans son bureau, bien loin de leur fracas.

La guerre actuelle nous fournit quotidiennement des exemples d'utilisation des dirigeables et des aéroplanes. Elle servira d'école pour les guerres

futures, en ce qui concerne ces nouveaux venus, comme la campagne de 1904 nous sera actuellement, relativement à l'emploi des autres armes.

L'aéroplane n'exclura pas, croyons-nous, le dirigeable ; chacun d'eux a ses moyens et son rayon d'action personnels ; mais il semble acquis dès maintenant que la manière française était supérieure à la manière allemande et qu'il était préférable de construire, pour une même dépense, cent aéroplanes qu'un dirigeable.

Invisibilité des uniformes

C'est pendant la guerre russo-japonaise que se manifesta, toujours comme conséquence du principe d'invisibilité, la nécessité pressante d'avoir des uniformes peu visibles. Attentifs à cette question, les Japonais, quand vint l'été, remplacèrent leurs uniformes sombres par des uniformes kaki, à peu près de la couleur des terres de Mandchourie, et supprimèrent toutes parties métalliques brillantes, rapprochant en même temps la tenue de l'officier de celles des hommes.

Depuis, toutes les grandes nations se sont préoccupées de la question.

Nous savons qu'en France l'échange partiel de notre changement de tenue est bien plutôt attribuable aux protestations faites inconsidérément par le public au nom de l'esthétique qu'aux résultats des expériences entreprises, lesquelles étaient satisfaisantes.

Mais que serions-nous devenus en temps de paix ? C'était un sacrilège de mettre aux vieux habits ce pantalon rouge, témoin de tant d'exploits. Le pantalon rouge, c'était le soldat français.

Pourquoi les Russes furent battus

La grande cause de la défaite des Russes fut la faiblesse de leurs moyens de communication.

Au moment de la déclaration de guerre, le Transibérien n'était pas encore achevé et il fallut traverser le lac Baïkal avec des traîneaux en hiver, et des bateaux après la fonte des glaces. Cette seule ligne, ayant près de 10.000 kilomètres, à une seule voie, ne pouvait débiter qu'environ dix trains par jour et encore le voyage durait-il environ un mois. Les Russes ne purent donc profiter de leurs inépuisables ressources en hommes. C'est bien à cela qu'il faut attribuer leur défaite, malgré la disproportion apparente qui existait entre les armées en présence.

Conclusions

Si influentes qu'aient été les autres raisons d'insuccès de la Russie, elles peuvent se résumer, ainsi que toutes celles que l'on pourrait mettre en avant, — et il faut bien le dire — dans une *insuffisance de préparation*.

Pas plus qu'un général n'improvise un plan de bataille au cours d'une action, s'il n'a suffisamment approfondi l'étude des guerres passées, à moins d'être doué d'un génie exceptionnel, et encore ne peut-il avoir une conscience nette des conditions du combat s'il n'a dirigé des effectifs importants en temps de paix pendant les manœuvres, pas plus qu'il n'improvise des moyens de communication, pas plus qu'il ne fait des troupes de réserve aussi alertes, aussi endurantes que des troupes de l'armée active, si elles ne sont entraînées, si elles ne sont préparées.

Du généralissime au soldat, la nécessité de la *préparation* s'impose de façon absolue. Il faut être pénétré de cette vérité.

Je me rappellerai toujours combien j'ai été frappé à la lecture d'un discours prononcé en 1913 par le général Joffre, dans une réunion de polytechniciens.

Alors que, malgré le sang qui coulait dans les Balkans, le public français s'émuvoit assez peu, et ne croyait pas à l'éventualité d'une guerre, le général Joffre, dans son discours, vrai monument d'éloquence patriotique, secouait l'ardeur de ses jeunes camarades, officiers et ingénieurs, et les entretenait sans détours, et avec une insistance qui les surprenait presque, de la préparation à la guerre. Il s'y préparait, lui ; mieux, il était prêt et nous l'a bien montré.

Le général Joffre terminait ainsi :

« On peut déplorer ces heures tragiques où le sang coule à flots, où le feu, le fer, les fatigues, les maladies détruisent des milliers de vies humaines, mais déplorer n'est pas empêcher.

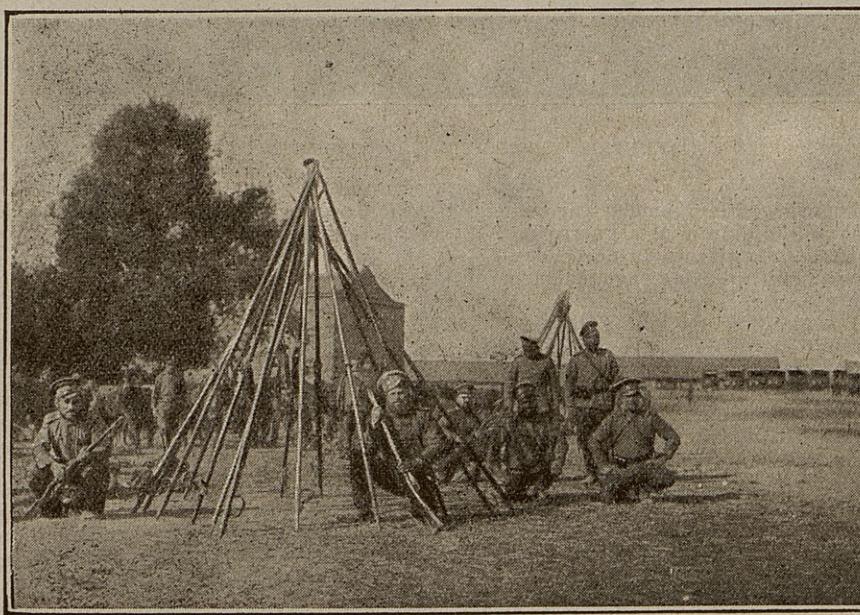
« Les peuples sont soumis, avec plus d'intensité encore, aux mêmes mobiles psychiques que les individus : l'exaltation les guette, la passion les domine, l'intérêt les divise. Un incident surgit, et l'orage s'amorce ; les partis de la guerre s'agitent, on court aux armes.

« Malheur à ceux qui sont tombés dans le piège des illusions, malheur à ceux qui ne sont pas prêts. »

POL D'ESTIVAL.



UNE COMPAGNIE D'INFANTERIE RUSSE EN MANDCHOURIE



UN CAMPEMENT DE COSAQUES

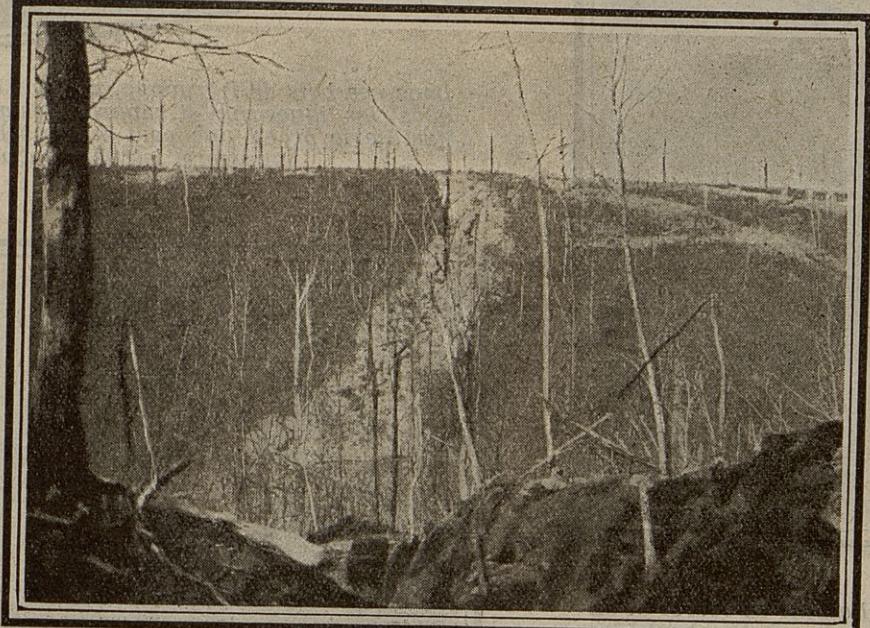
LE FOUR-DE-PARIS



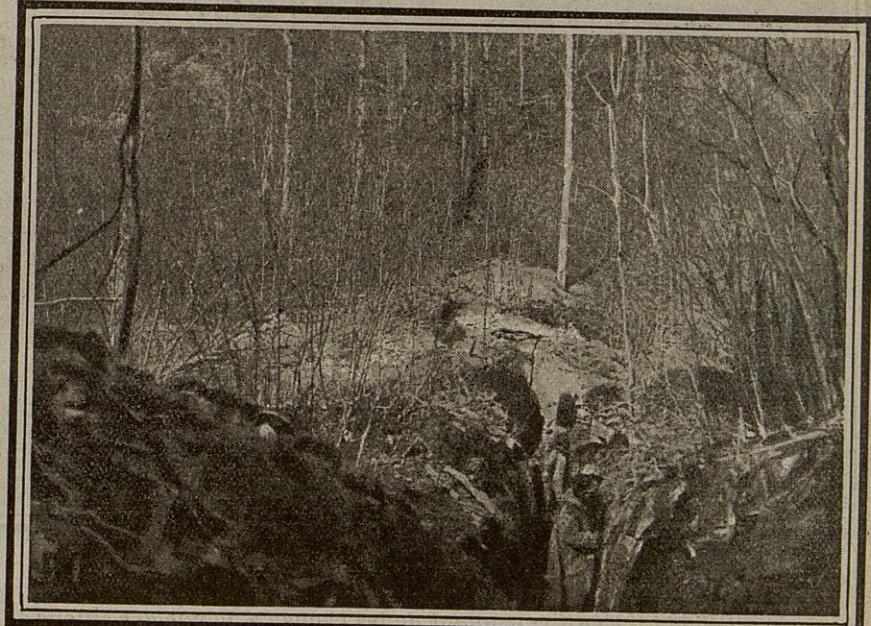
Le nom du Four-de-Paris restera légendaire ; ce coin de la forêt d'Argonne est devenu célèbre par les rudes combats qui se sont livrés pour sa possession. A côté du château, dont nous donnons ici la photographie, passe la grande route de Verdun à Varennes.



Voici la façade de derrière du château ; les communiqués officiels légueront à l'Histoire le nom du Four-de-Paris, avec les noms des bois de la Gruerie, des bois Bolante, de Fontaine-Madame, de Bagnelle, où la lutte de tranchées, de sape, de mines fait encore fureur.



La forêt d'Argonne est un terrain de combat extraordinairement pénible ; il suffit de jeter un coup d'œil sur la ligne sinueuse de cette tranchée pour se rendre compte de l'effort continu qui est demandé à nos vaillants troupiers.



Pourra-t-on jamais raconter tous les exploits, tous les actes d'héroïsme dont ce bois de la Gruerie a été le théâtre pendant des mois ; guerre de taupes et de surprises, tranchées qu'il faut faire sauter à la mine, blockhaus que l'on ne peut détruire qu'avec le canon.

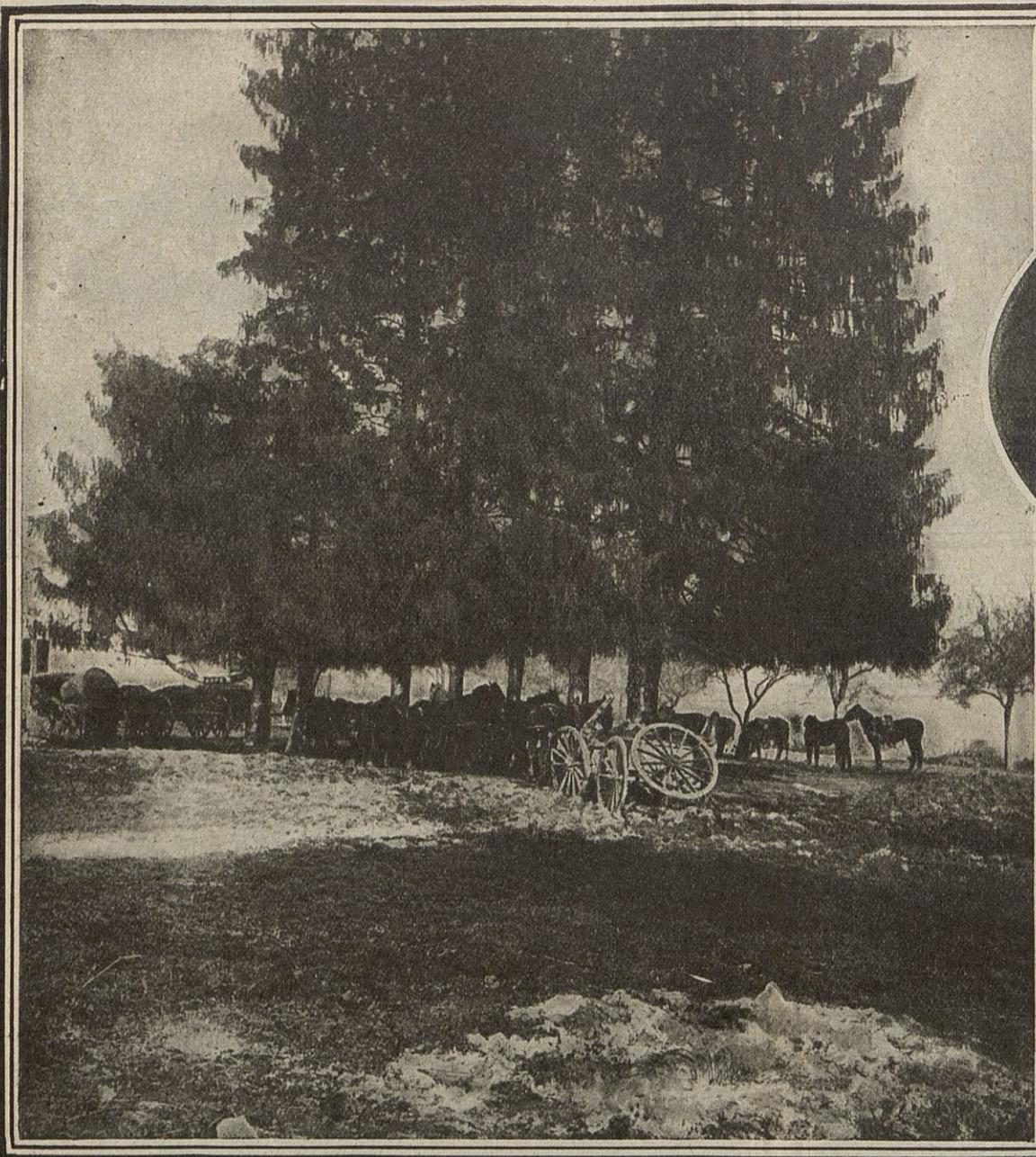


Le château de la Harazée a été moins souvent nommé ; il se trouve dans la vallée de la Biesme, auprès d'une route forestière qui va à Varennes ; il est voisin du bois de la Gruerie. Les deux partis se disputent vivement la route de la Harazée.



Une ambulance divisionnaire a été installée à l'arrière de la ligne de tranchées ; là, nos blessés reçoivent les premiers soins ; des voitures automobiles les emportent ensuite vers la gare prochaine, d'où ils sont évacués sur les hôpitaux de l'intérieur.

DEPUIS SEPT MOIS ON SE BAT DANS LES FORÊTS DE L'ARGONNE



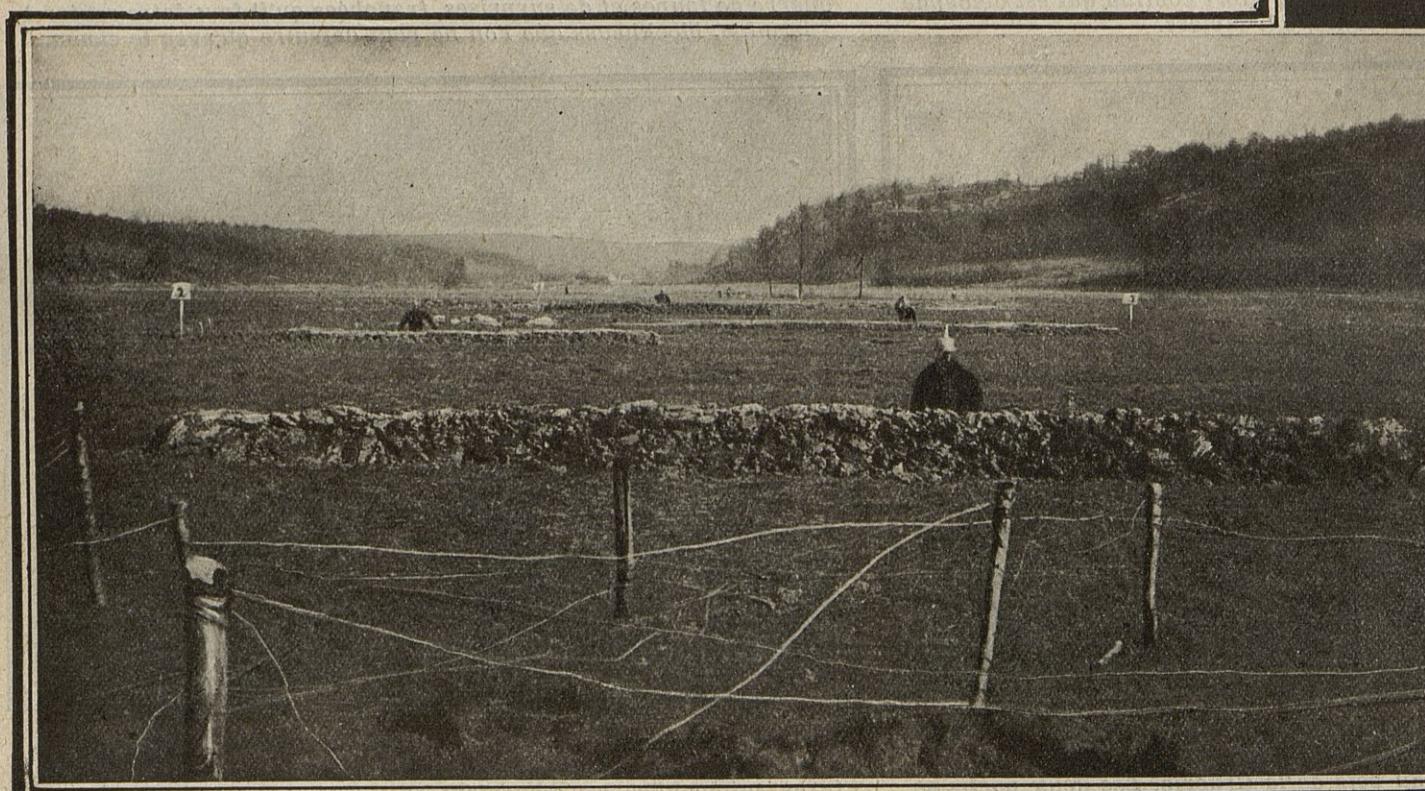
A l'arrière de la ligne de combat se tiennent les voitures de ravitaillement en vivres et en munitions ; il s'agit cependant de les cacher à la vue des avions ennemis qui cherchent à les repérer ; on les dissimule, d'habitude, sous des branchages ; ici le feuillage des sapins a paru assez épais pour dérober ce relai de munitions à la recherche des taubes.



Dans ces bois de l'Argonne, surtout dans la région du Four-de-Paris, les combats ont été homériques ; les lignes sont si rapprochées que l'on se lance des grenades à la main d'une tranchée à l'autre ; l'artillerie prend une part active à l'action, malgré les difficultés du terrain. Voici, au milieu d'une clairière, les débris d'un caisson d'artillerie que les obus ont fait sauter.



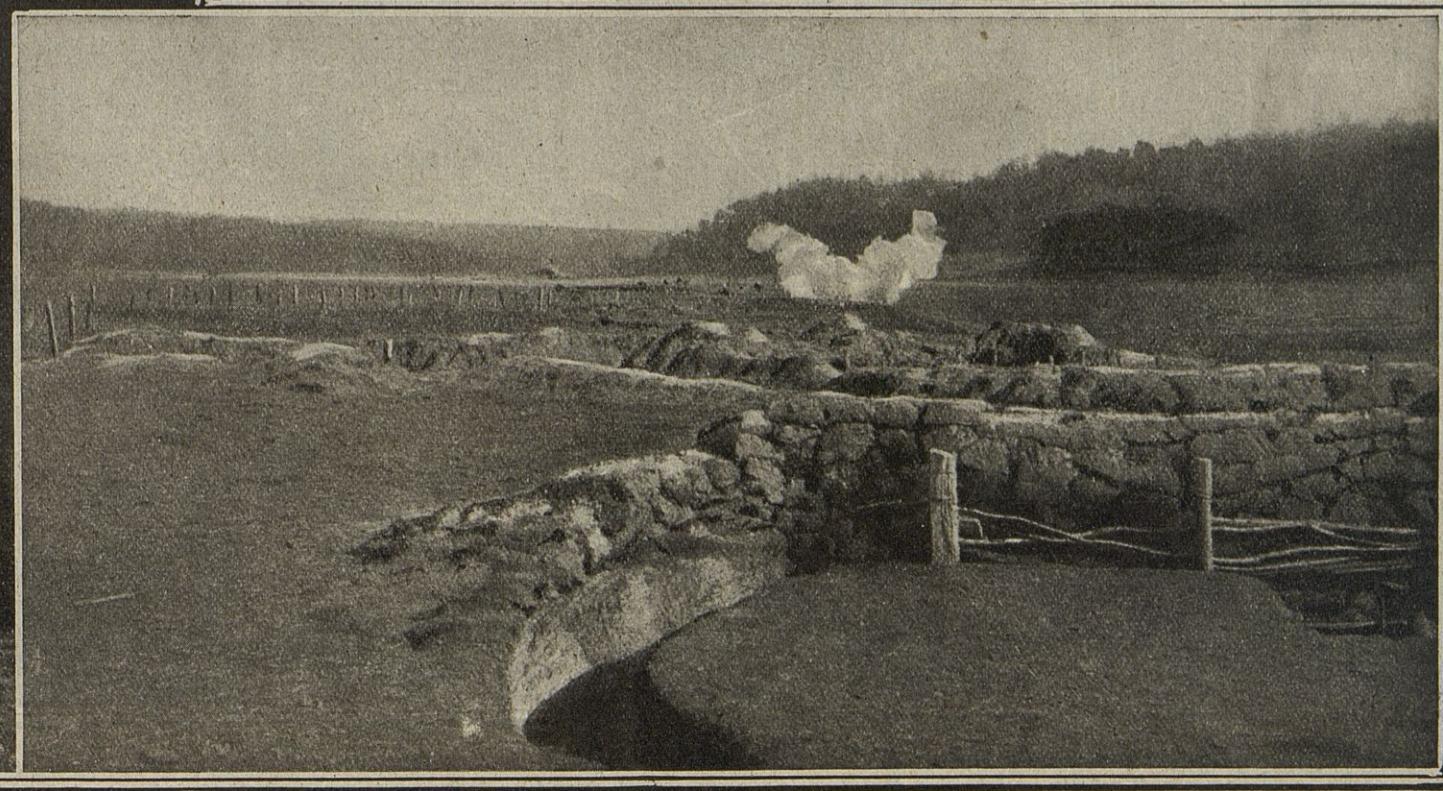
Le Four-de-Paris, que nous tenons en notre possession, est une position stratégique importante, car il est situé sur le chemin central de l'Argonne, au point de jonction des routes conduisant à Varennes ; aussi les Allemands ont-ils fait les plus grands efforts pour s'en emparer. On voit ici comment nos troupes avaient protégé la route.



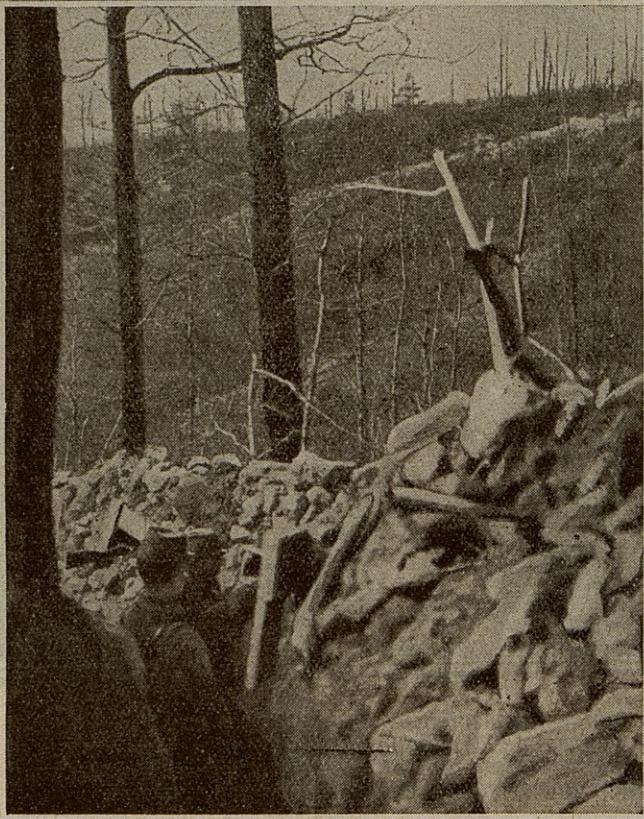
La guerre de tranchées a pris, dans la forêt d'Argonne, un caractère si particulier qu'il a fallu donner aux hommes un entraînement spécial ; avant de les envoyer aux tranchées de première ligne, on les exerce à l'arrière ; comme on peut s'en rendre compte par les photographies de gauche et de droite, on a dressé des mannequins revêtus du costume allemand derrière des paravents figurant les tranchées ennemis.



Nos soldats sont exercés à jeter sur ces mannequins des grenades à la main, et à les abattre au moyen de lance-bombes ; les diverses lignes de tranchées sont numérotées pour marquer les distances ; en peu de temps, nos troupiers sont devenus des tireurs émérites, et ils le prouvent chaque jour. Dans la photographie du milieu, le gerbe d'eau produite par l'éclatement d'une bombe dans une mare.



DANS LES BOIS DE L'ARGONNE



La bataille est tellement furieuse, dans ces bois de l'Argonne, que les rares habitations que l'on y rencontre ne sont plus que des décombres. Au milieu des taillis, à peu de distance des tranchées ennemis, est installé un poste d'observation où nos poilus surveillent tous les mouvements des Boches.



Sous la persistance des pluies d'hiver, les bas-fonds de la forêt d'Argonne étaient devenus de véritables marécages ; aussi, pour les parcourir, il a fallu construire des chemins au moyen de rondins de bois ; on peut ainsi circuler à pieds secs.

Les Trois Diables-Bleus

PAR

JEAN DE LA HIRE

CHAPITRE SIXIÈME

LE COUP DU TÉLÉPHONE



Et tous les soldats français, les chasseurs alpins certainement auront le plus joui du plaisir de faire la guerre. Quelle intensité d'émotions multiples!...

Par un matin clair, avancer à travers un bois, courbés, l'œil vif, l'oreille aux aguets, les mains prêtes à saisir le fusil ou les doigts sur la gâchette du revolver ; s'arrêter à un bruissement de feuilles et n'entendre ensuite que les battements du cœur, tandis que, dans les régions environnantes, tonné et se répercute le fracas de l'artillerie ; puis repartir avec un sourire d'héroïque confiance et se dire que l'on va surprendre l'ennemi, qu'on va lui jouer un bon tour, que l'on pourra, dans la victoire assurée et joyeuse, éclater de rire comme des enfants ! Faire tout cela en suivant un fil téléphonique serpentant sur le sol et sans savoir ce qu'on trouvera au bout du fil!...

Malgré les menaces tragiques de chaque minute, malgré la mort soudaine ou longuement douloureuse que cela évoque, — penser, avec ironie, que l'on réalise enfin et de la manière la plus naturelle les invraisemblables aventures des Indiens de Gustave Aymard ou de Fenimore Cooper, et cela en pleine époque de civilisation intensive ! Voir flamboyer, comme couronnement des actes, la gloire en apotheose, et cependant être couverts de boue desséchée, sentir sur ses joues un poil hirsute : — voilà ce qu'éprouvaient et dont jouissaient, à cette heure matinale, les trois Diables-Bleus et leur lieutenant, le long du fil téléphonique qu'avait découvert Marius...

Le soleil levant, et qui devait dépasser au sud-est les monts vosgiens se succédant entre les cols du Bonhomme et le col de Sainte-Marie, lançait, dans les interstices des sapins noirs, de brusques et fulgurants rais d'or.

Le phénomène que connaissent bien tous les soldats — le silence autour de soi et le vacarme de la bataille dans toute la région circulairement avoisinante, — ce phénomène n'avait jamais été à ce point senti par nos camarades alpins.

L'air retentissait d'un roulement continu d'artillerie, et cependant ils allaient, ayant la sensation du silence. Et leurs oreilles épiaient ce silence, et leurs pas et leurs gestes s'efforçaient de ne pas le troubler.

Pendant un bon quart d'heure, ils marchèrent ainsi, souples, légers, muets, attentifs, et brusquement Marius s'arrêta ; il se retourna vers l'officier, le sergent, le caporal ; et les yeux agrandis, étincelants, il mit un doigt sur ses lèvres, qui faisaient :

— Ch... ch... ch... utt !

Et ensuite, du même doigt, selon une diagonale qui s'écartait de plus en plus de la perpendiculaire, il indiqua l'endroit où il y avait quelque chose à voir.

Fortas, Pierre, Lucien se penchèrent instinctivement, tournèrent la tête et regardèrent dans la direction indiquée ; le même sourire épanouit leurs visages.

Une éclaircie des arbres leur permettait de voir, sur un monticule de rocs moussus, une vieille tour féodale, reste sans doute de quelque ancien château semblable à ces burgs alsaciens qui ont défié, depuis le moyen âge, les tempêtes du ciel et les agitations de la terre.

Et ils discernèrent que le fil téléphonique, qui avait été leur fil d'Ariane dans le labyrinthe de la sapinière, disparaissait soudain dans le noir d'une porte ouverte.

— Hein ! souffla Marius triomphant.

— Oui, dit Fortas.

Et Pierre, serrant fortement la main de Lucien, tapis près de lui, murmura :

— C'est le poste d'observation d'où les officiers allemands doivent diriger tous les tirs de leur artillerie.

— Oui, dit encore Fortas.

Et il ajouta, en se redressant :

— Nous les tenons !

Et alors apparut brusquement le sens mystérieux des paroles qu'avait prononcées Marius Crassous lorsqu'il eut découvert le fil téléphonique :

— C'est nous qui allons diriger la bataille !

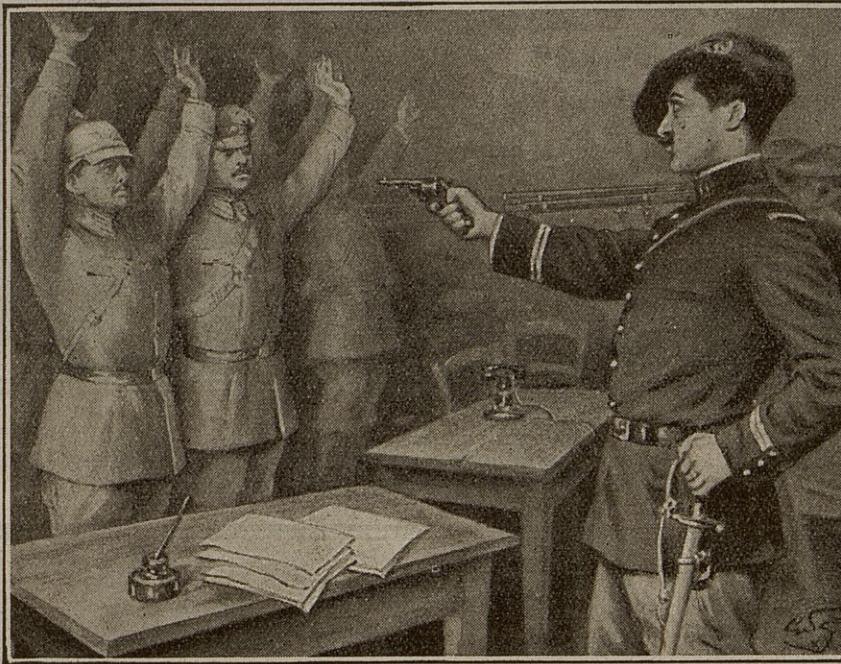
C'est-à-dire quatre chasseurs alpins, cheminant à quinze kilomètres de la ligne de feu, sur les derrières immédiats des troupes du kaiser, quatre Français allaient pouvoir, si la chance les favorisait jusqu'au bout, prendre la place des observateurs ennemis, s'emparer du téléphone et faire agir, à leur propre gré, les pièces allemandes.

Quelle acuité devaient avoir les sens et les cervaux des quatre hommes placés brusquement devant cette perspective !

Marius ayant terminé son rôle de conducteur mystérieux, Fortas reprit aussitôt son commandement normal ; il fit deux pas et un geste.

Et plus légers que des fantômes, les nerfs tendus, les muscles soumis à la volonté, les trois Diables-Bleus et l'officier s'avancèrent vers la tour féodale.

Ils longèrent une ligne de sapins dont les basses branches leur servirent d'écran. Ils arrivèrent à la porte, ils entrèrent ; tout de suite, dans la pénombre, un escalier aux marches usées leur apparut.



...TANDIS QUE, D'INSTINCT, DIX MAINS SURGISSAIENT AU-DESSUS DES TÊTES.

Dans la cage de cet escalier, le fil téléphonique montant dessinait un méandre gris.

Fortas se retourna vers les trois Diables-Bleus et leur montra son revolver. Ils comprurent ; sans un froissement, sans un cliquetis, chacun détacha le fusil de son épaule et de son flanc, adapta la baïonnette et tint l'arme terrible à pleines mains.

Et reprenant sa marche souple, Fortas s'engagea dans l'escalier.

Maintenant le silence n'existant plus ; car de là-haut, de cet endroit deviné où devait aboutir le fil téléphonique, des voix humaines descendaient ; c'étaient des sons gutturaux tantôt rapides et liés et tantôt espacés et lents ; d'abord confondus, ils devinrent de plus en plus précis à mesure que les quatre alpins montaient.

Machinalement, Fortas, Pierre, Lucien et Marius évaluaient, à la distinction croissante de ces voix, le nombre de marches qui leur restaient encore à monter.

Et les doigts serreraient davantage la crosse et la gâchette du revolver pour Fortas, du fusil pour les Diables-Bleus.

Enfin les voix furent d'une netteté absolue, et les quatre alpins immobilisés en goûtaient la signification. Des Boches étaient là, à trois pas de l'autre côté d'un mur que les Français touchaient de leurs mains, et ces Boches envoyaien, à toute l'artillerie de leur brigade, des indications pour que le tir fût meurtrier aux Français.

Fortas se retourna, et ses regards et ceux de ses trois hommes se croisèrent ; chacun vit la pâleur de son compagnon ; mais ce n'était pas une pâleur de crainte, certes !...

Fortas leva le pied droit, puis le pied gauche. Ses soldats l'imitèrent : deux marches furent franchies. De nouveau les quatre Français s'immobilisèrent, cette fois non pas en ligne de file, mais en ligne de front.

Ils étaient dans une sorte de chambre ronde, dé-

labrée, et ils avaient devant eux cinq hommes coiffés de la casquette ou du casque allemands.

De toute évidence, c'étaient des officiers ; deux se tenaient debout, à deux fenêtres, et regardaient au dehors avec de grandes lunettes d'approche. Un autre écrivait, assis à une table ; et les deux derniers, placés devant des appareils téléphoniques, envoyoyaient des communications inspirées par les observateurs.

Les cinq Allemands étaient placés de telle sorte que les deux observateurs tournaient le dos à la porte d'entrée ; le scribe était placé de trois quarts relativement à cette porte, et les deux téléphonistes de profil.

Fortas et ses trois Diables-Bleus restèrent bien une minute à savourer d'avance leur triomphe ; ils n'avaient été entendus, ni vus ; ils étaient quatre contre cinq et ils avaient l'avantage de n'être même pas soupçonnés.

Soudain, Fortas leva sa main armée du revolver, tandis que Pierre, Lucien et Marius mettaient en joue ; et le lieutenant prononça d'une voix contenue mais nette, et en allemand :

— Attention ! Haut les mains !...

Les deux téléphonistes et le scribe eurent un sursaut ; les deux observateurs se retournèrent brusquement, — et ce furent cinq paires d'yeux écarquillés, tandis que, d'instinct, dix mains surgissaient au-dessus des têtes.

Qu'on s'imagine la commotion produite sur l'esprit des Allemands par l'apparition brusque de ces Diables-Bleus qu'ils redoutaient par-dessus tout.

Cela dut, tout d'abord, leur paraître une hallucination ! Quelle vraisemblance y avait-il, en effet, que des Français se trouvassent dans une région toute occupée par l'armée allemande, à quinze kilomètres à vol d'oiseau des lignes de contact ? Fortas ne leur donna pas le temps de creuser le problème ; il reprit de la même voix contenue qui, perçue par les intéressés, ne pouvait pas impressionner les plaques téléphoniques :

— Levez-vous ! Allez vous ranger dans ce coin et gardez les mains en l'air.

Toute résistance était inutile. Les officiers le comprirent. Ils obéirent immédiatement à l'ordre de Fortas. Celui-ci commanda :

— Marius, va les désarmer ; prends leurs jumelles dans leurs mains et leurs revolvers dans leurs étuis, dépose tout cela sur la table.

Un sourire épanoui sur sa face rugueuse, Marius Crassous, suspendu par la bretelle son fusil à l'épaule, eut vite fait de débarrasser les officiers allemands de leurs revolvers, de leurs jumelles et de déposer ces objets sur la table du scribe.

Le lieutenant Fortas, les yeux brillants d'une vive ironie, dit encore au Marseillais :

— Maintenant, reprends ton fusil, assure bien la baïonnette au bout du canon et monte la garde devant nos prisonniers. Je les autorise à baisser les mains, mais, au moindre mouvement suspect de leur part, embroche !

Marius obéit et se plaça de telle manière que, tout en ayant la possibilité de voir ce qui se passait dans la chambre, il pouvait ne pas perdre de l'œil un seul geste de ses prisonniers.

Et le lieutenant Fortas parlait encore :

— Pierre, Lucien, disait-il, prenez chacun une jumelle et allez vous mettre en observation ; nous avons assez entendu nos ennemis, là, tout à l'heure, pour savoir ce qu'ils regardaient et de quelle sorte étaient les indications qu'ils donnaient. Quant à moi, je vais prendre ce téléphone d'une main et celui-ci de l'autre, et, parlant à droite et à gauche, j'enverrai aux deux groupes de l'artillerie allemande les indications nécessaires pour que leur tir soit bien réglé cette fois !...

Ah ! quelle vibration ironique et triomphante, dans la voix contenue et presque sourde du lieutenant Fortas !

Et ce n'était que le premier acte de l'admirable tragédie que les trois Diables-Bleus et leur officier jouaient en même temps qu'ils la composaient : le noeud et le dénouement de cette tragédie promettaient bien d'autres émotions.

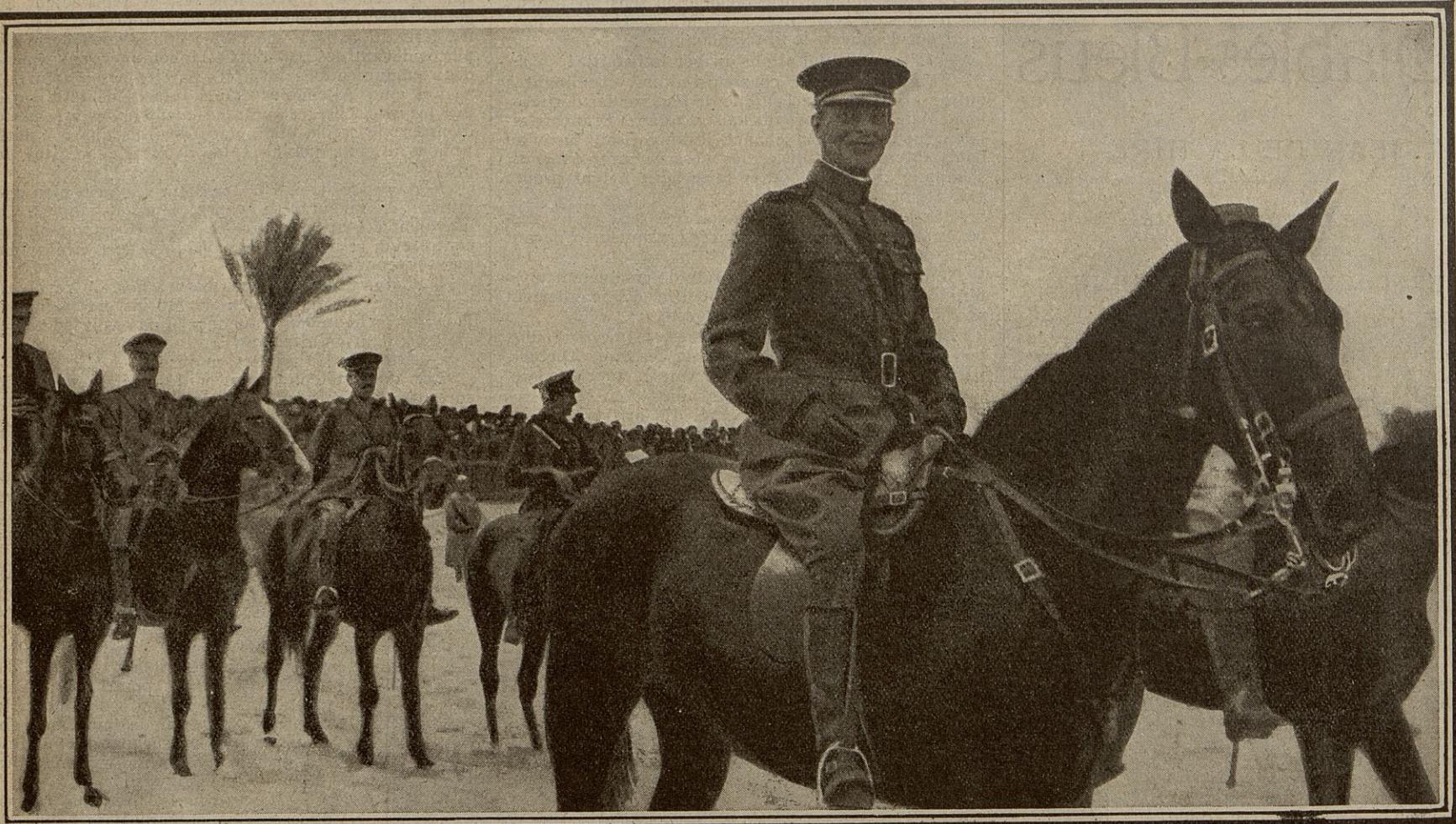
D'autres émotions et des dangers !

Car, tandis que Fortas, Pierre et Lucien s'installaient, un des officiers allemands, surveillant Marius du coin de l'œil, poussait doucement avec le pied, sur le parquet rugueux, un cigare encore allumé — un cigare tombé des lèvres du scribe lorsque les alpins étaient survenus...

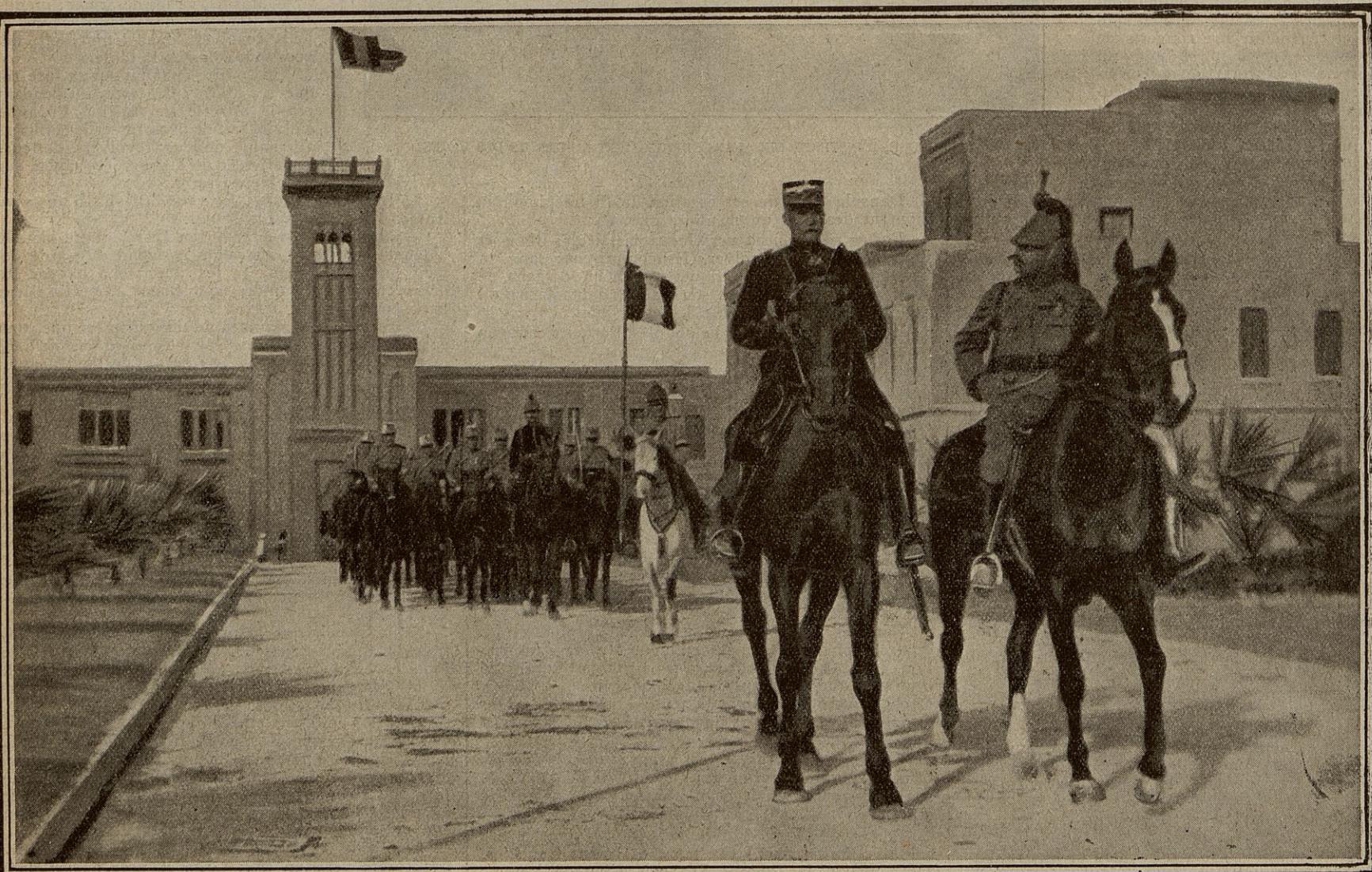
Le Boche s'efforçait de diriger ce « mégot » incandescent vers un trou large et noir ouvert dans l'épaisseur du parquet... Et le visage du Prussien exprimait une sorte de narquoise et formidable cruauté...

(A suivre.)

LE CORPS EXPÉDITIONNAIRE D'ORIENT



Les troupes du corps expéditionnaire d'Orient ont été passées en revue, le 5 avril, par le général d'Amade, sur la plage de Ramleh. Le général sir John Hamilton, commandant des troupes britanniques qui feront partie de l'expédition, dont nous donnons ici la photographie, assistait à la revue, entouré des officiers de son état-major.

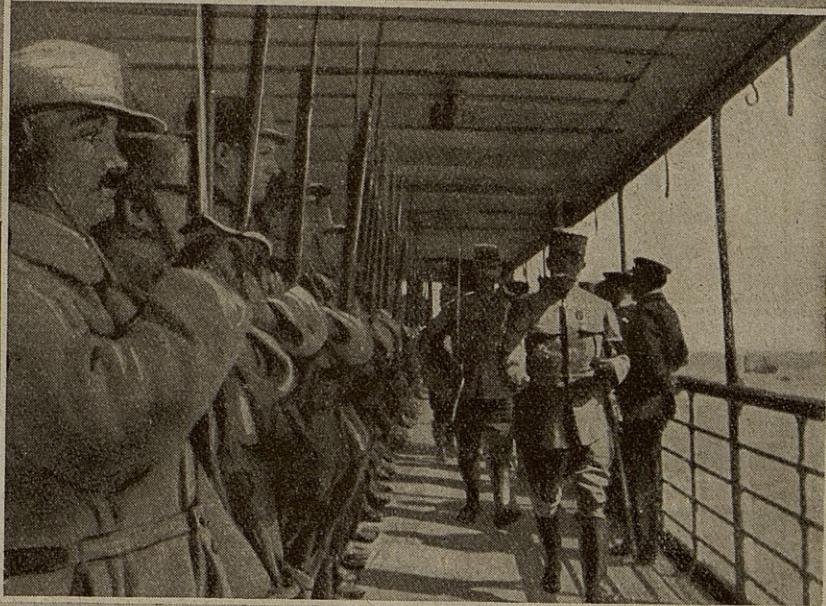


Le corps expéditionnaire qui, sous le commandement du général d'Amade, doit coopérer avec les flottes alliées au forcement du détroit des Dardanelles, a été débarqué en Egypte ; il a été cantonné à Ramleh, station balnéaire près d'Alexandrie. Voici le général d'Amade sur une place d'Alexandrie : à l'arrière-plan, Victoria-College où est installé le quartier général : sur la tour flottent les drapeaux alliés.

LE CORPS EXPÉDITIONNAIRE D'ORIENT



Le général d'Amade salue les officiers des régiments d'infanterie coloniale auxquels les drapeaux ont été remis.



Le commandant en chef du corps expéditionnaire d'Orient quitte le paquebot qui l'a amené à Alexandrie.



Sur la plage de Ramleh, le général d'Amade remet les drapeaux aux deux nouveaux régiments d'infanterie coloniale. On voit au fond, sur les dunes, l'artillerie de montagne. Le ministre de France au Caire assistait à cette impressionnante cérémonie.

“ GOTT MIT UNS ! ”



Lors de sa dernière visite au quartier général du kronprinz, château des Tilleuls, à Stenay, Guillaume II s'est fait photographier à côté de son fils ; l'opérateur allemand a été plutôt flatteur. L'air souriant, père et fils semblent crier leur devise : « Gott mit uns » ; mais, dans le médaillon, le christ d'Ypres montre comment ils traitent l'image de leur « vieux bon Dieu ».

L'espionnage allemand⁽¹⁾

RÉVÉLATIONS D'UN ANCIEN AGENT
DU SERVICE SECRET

VI

Espionnage diplomatique

(Suite)

Quant à l'espion diplomatique à l'étranger, on le coudoit à chaque instant sans le reconnaître et sans même s'en douter dans les cercles officiels.

Il est extrêmement douteux qu'il soit payé sur le crédit de £ 780.000 (19.500.000 francs) affecté annuellement par l'Allemagne aux besoins de son service secret, car la rémunération des agents de tout premier ordre employés à surprendre les secrets des sphères diplomatiques étrangères est nécessairement très élevée.

Quan au travail lui-même qu'ils accomplissent, on en connaît très peu de chose. Dans les autres branches du service secret allemand, les échecs entraînent habituellement la découverte de l'affaire dans ses moindres détails parce qu'ils en font comparaître les auteurs devant la police et les cours d'assises.

Mais il en est rarement de même pour l'espion diplomatique, plus privilégié à cet égard.

En premier lieu, celui-ci étant choisi avec un soin tout spécial parmi les meilleurs espions navals et militaires, il commet rarement des fautes. Quand nous disons rarement, cela signifie, bien entendu, en comparaison des membres des deux autres branches qui, de leur côté, apportent la plus grande attention à éviter les erreurs de jugement. Aussi y a-t-il très peu de chances de découvrir les espions diplomatiques par leurs échecs.

En second lieu, ces agents ne sont pas traduits devant les cours d'assises lorsque, par suite d'une maladresse, ils viennent à être pris sur le fait. La nature de leur travail les soustrait, en effet, à ce danger car, d'habitude, elle ne tombe sous le coup d'aucun des articles du Code pénal qui frappe l'espion ordinaire.

Enfin les espions diplomatiques occupent des situations si élevées et jouissent d'une si entière confiance, qu'on ne pourrait leur faire subir le châtiment des criminels de droit commun sans soulever des protestations indignées et causer un véritable scandale.

Leur œuvre sournoise est paralysée, autant que possible, par le système du contre-espionnage, et si l'un d'eux vient à être découvert, il cesse tout simplement d'être employé par son gouvernement qui décline toute responsabilité sur ses actes.

Dans ces conditions, il est bien difficile, sinon presque impossible, de connaître les détails du travail des espions diplomatiques, quoique plusieurs livres aient été publiés avec la prétention de nous renseigner complètement à ce sujet.

Mais ces livres sont très discutables au point de vue de l'exactitude. Leur seul mérite est qu'ils se laissent lire avec l'intérêt captivant d'un roman, et, pour la plupart, ils ne sont pas autre chose, après tout.

VII

Moyens de correspondance

Les rapports que les agents allemands à poste fixe font à ceux qui les emploient sont communiqués, autant que possible, à ces derniers, de la main à la main, par le moyen des inspecteurs qui les recueillent en faisant leurs tournées, car, en matière d'espionnage, on ne doit pas se fier au service de la poste.

Pendant la Révolution française, il avait été créé une organisation spéciale, bien connue sous le nom de *Cabinet noir*, ou service secret de la poste en France, dont le rôle était, au nom des intérêts supérieurs de l'Etat, d'intercepter, d'ouvrir et de recacheter, sans laisser de traces, les lettres sur lesquelles on avait des soupçons ; et même, si la chose semblait désirable, de

détruire celles qu'on jugeait ne pas devoir laisser parvenir à leurs destinataires.

L'Allemagne, avec le génie particulier qu'elle possède pour s'approprier et perfectionner les inventions des autres peuples, a tout de suite adopté cette idée dont elle a fait un des instruments les plus efficaces de son service secret.

Le cabinet noir germanique étend ses opérations, non seulement à l'intérieur de l'empire, mais encore sur tous les pays au dehors.

Il ouvre sans scrupules toutes les lettres qui lui paraissent suspectes. Tantôt il les fait disparaître purement et simplement, tantôt il en substitue, dans la même enveloppe, de fausses qui donnent des instructions contraires à celles des premières, et c'est ainsi qu'il parvient à pincer les espions des autres puissances sur lesquels il a des soupçons.

Cette légitime mesure de défense a été adoptée par la plupart des pays, mais, partout ailleurs qu'en Allemagne, le sentiment de l'honneur personnel et national est trop vif pour ne pas se révolter avec indignation contre cette violation du secret de la correspondance derrière des portes officielles.

La preuve en est, pour n'en citer qu'un exemple, que, lors du procès de l'espion Ernst devant le tribunal de Bow-Street, très nombreux furent les gens qui éprouverent la plus profonde stupéfaction en apprenant que les autorités postales anglaises possé-
s

Klembowski décrit d'une façon si claire et si précise les méthodes à suivre, que certains passages de son ouvrage, sur la question des communications, méritent d'être reproduits textuellement pour qu'on puisse se faire une idée des moyens employés.

Il n'est pas toujours possible aux espions, écrit-il, de transmettre personnellement à leurs chefs les résultats de leurs investigations. Aussi ont-ils recours, pour faire parvenir au lieu et à la personne voulu les renseignements qu'on attend d'eux, à des moyens qu'il est intéressant d'étudier.

Ces moyens peuvent se diviser en trois catégories, suivant leur nature :

- 1^o Les signaux optiques ;
- 2^o La correspondance en termes convenus, détournés de leur sens habituel ;
- 3^o La correspondance chiffrée.

I. Signaux optiques

Lorsque les opérations se déroulent dans des régions couvertes de bois très épais qui s'opposent aux reconnaissances de cavalerie, ou lorsqu'il s'agit de manœuvres de détachements composés uniquement d'infanterie, le seul moyen de se mettre à l'abri du danger de toute surprise possible est d'envoyer dans la direction de l'ennemi des patrouilles d'avant-garde.

Mais comme le rayon d'action de celles-ci n'embrace qu'un champ très restreint sur le front des troupes, il est de beaucoup préférable de confier la mission de reconnaître l'adversaire aux espions qui recueillent sur lui tous les renseignements possibles, de la façon la plus simple et la plus complète.

C'est ainsi qu'on se trouve, en bien moins de temps qu'il n'en faudrait autrement, fixé sur la présence ou l'absence de l'ennemi dans certaine direction et à certaine distance ; sur la force approximative de ses troupes ; sur la question de savoir s'il est en marche, au repos, ou s'il occupe une position.

Des informations de cette nature sont d'une importance toute spéciale pour les détachements qui possèdent de la cavalerie, car leur commandant peut, s'il a des nouvelles toutes fraîches sur la proximité et les dispositions de l'ennemi, pousser aussitôt une reconnaissance à cheval avec beaucoup plus de chances de succès qu'il ne pourrait le faire s'il n'était renseigné aussi exactement par les espions.

De plus, il sait à quoi s'en tenir sur le nombre et la force des patrouilles qu'il doit lancer en avant, et il peut leur donner des instructions sûres touchant la manière dont ils doivent s'y prendre pour mener à bien leurs opérations, et ainsi de suite.

Pour transmettre ses informations, il est désirable que l'espion se serve des signaux les plus simples possible. Il devra donc employer ceux qui présentent le double avantage de ne pas éveiller les soupçons de l'ennemi et de ne pas exiger d'instructions ni d'explications spéciales.

Si le pays qui s'étend devant le front des troupes offre un vaste champ visuel que l'œil peut embrasser sans être arrêté par aucun obstacle, l'espion envoyé sur les lieux peut établir des feux dont le nombre et la disposition ont une signification convenue d'avance.

Mais la position de feux à proximité des avant-postes ennemis est rarement d'un effet pratique, car elle risque trop d'attirer l'attention et d'éveiller les soupçons.

En pareil cas, l'espion tourne la difficulté en se servant d'une maison qui peut être vue à une grande distance de tous les côtés, et, soit en faisant apparaître et disparaître une lumière aux fenêtres, soit en ouvrant et en fermant les volets, il exécute un signal dont le sens et la signification sont connus des troupes au compte desquelles il travaille.

La communication optique des nouvelles est rarement possible dans un pays boisé, et s'il arrive qu'elle le soit, ce n'est que dans le cas où les troupes avancent et non lorsqu'elles battent en retraite ou restent stationnaires.

L'espion chargé du soin de préparer la marche de l'avant-garde, et qui a plus d'un tour dans son sac, peut alors renseigner les troupes par mille indices convenus d'avance. C'est ainsi, par exemple, qu'il brisera des branches d'arbre d'une certaine manière ou qu'il les attachera ensemble, qu'il arrachera des touffes d'herbe dont le mode de retournement aura un sens sur lequel on sera tombé d'accord ; qu'il tracerà enfin, à la craie, sur le tronc des arbres, les barrières, les maisons, ainsi que sur de grosses pierres et des roches, des signes dont l'interprétation ne saurait laisser aucun doute.

(A suivre.)

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR A. LE GAY.

(1) Voir les numéros 19, 20, 21, 22, 23, 25, 26 et 27 du *Pays de France*.

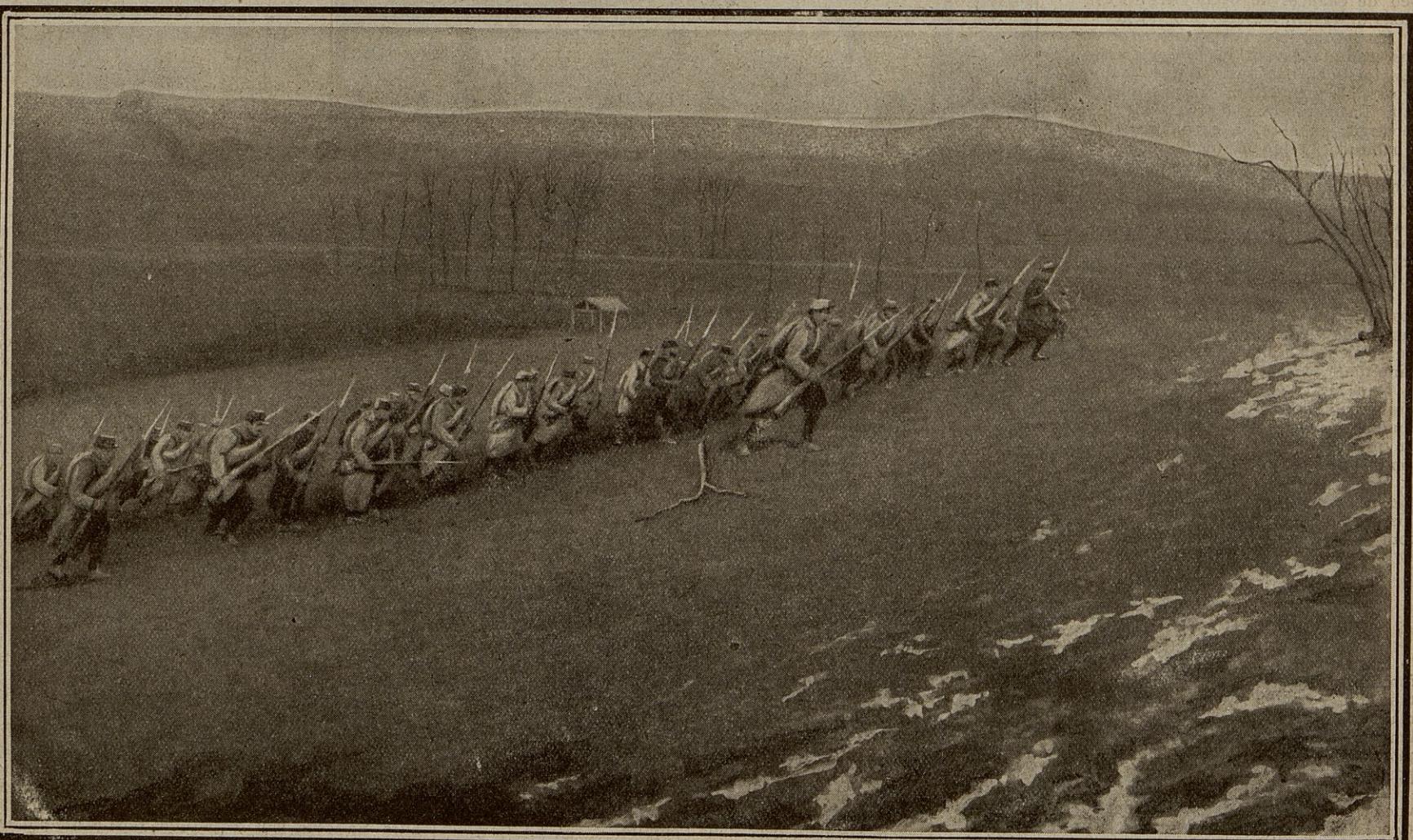


LE MINISTÈRE DE LA GUERRE A BERLIN

AVANT LA PRISE DE VAUQUOIS

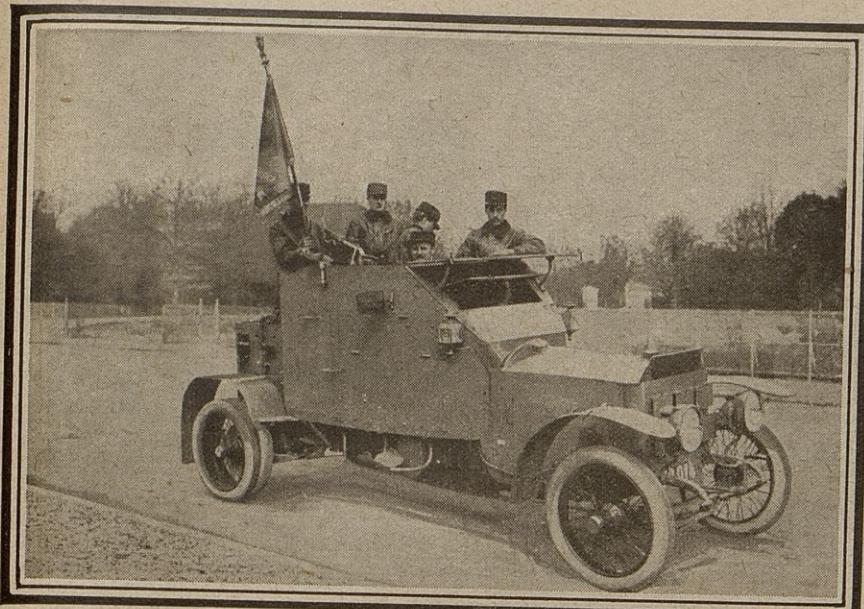


Après les quatre assauts qui s'étaient brisés contre l'organisation formidable faite par les Allemands dans le village de Vauquois, il fallait enlever cette position, pour ainsi dire, d'un seul bond ; les troupes devaient donc avoir le souffle nécessaire. Elles furent exercées à gravir, comme on le voit dans notre photographie, des pentes escarpées et couvertes de neige. Cet entraînement donna d'excellents résultats, et la prise de Vauquois a été l'un des plus brillants faits d'armes de nos troupes cet hiver.



Le séjour prolongé dans les tranchées finit par engourdir les hommes les plus alertes ; aussi est-il nécessaire de les entraîner avant de les lancer dans un mouvement de longue haleine. C'est ce qui a été fait lors de l'attaque du village de Vauquois ; le piton, sur lequel il est perché, domine la vallée d'assez haut, et son accès était encore rendu plus difficile par les défenses accumulées par les Allemands. Nos fantassins furent exercés à l'assaut d'une colline quelque temps avant l'heure du combat.

LES ACTUALITÉS



De nouvelles auto-mitrailleuses ont été construites pour l'armée belge. Elles ont été passées en revue, à Longchamp, par le général Clergerie, de la place de Paris, et le major Colomb, de l'armée belge. Voici un de ces engins dont se servent si bien nos amis.



En même temps que la revue des auto-mitrailleuses a eu lieu celle des cyclistes belges. On se rappelle la vaillance des cyclistes de l'armée alliée lors de l'invasion de la Belgique par les hordes allemandes ; les nouveaux sont prêts à faire comme leurs ainés.



Le général Galopin, commandant la place de Paris, a passé en revue, le 22 avril, sur l'esplanade des Invalides, deux régiments d'infanterie territoriale, le 31^e et le 32^e, et plusieurs escadrons de cavalerie, placés sous les ordres du général Schwartz. Une remise de décorations eut lieu ensuite. Les Parisiens, venus en foule, ont longuement acclamé le défilé des territoriaux dont l'allure était superbe.

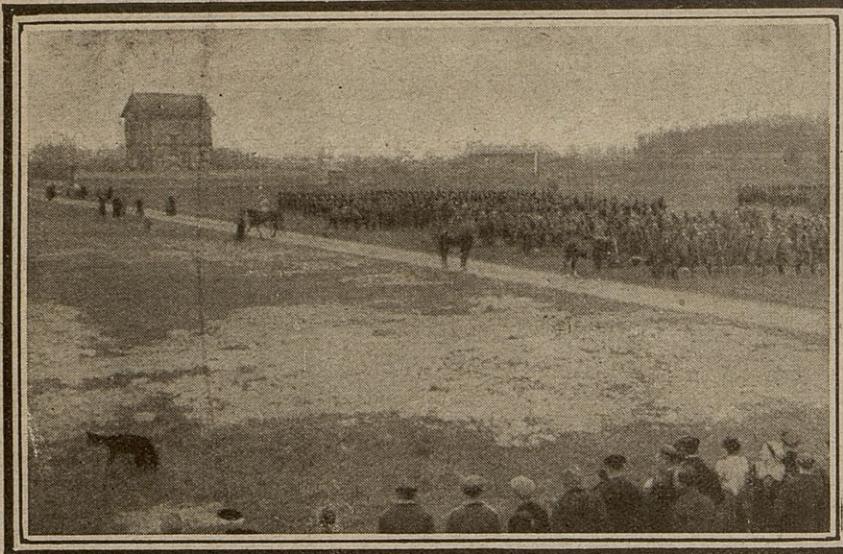


Avant leur départ pour le front, les voitures d'ambulance dont l'impératrice de Russie a fait cadeau à nos armées, ont été bénies par l'archiprêtre Smirnoff, devant l'église russe de la rue Daru. L'ambassade de Russie assistait à la cérémonie.



Une foule énorme, parmi laquelle on remarquait les notabilités de la colonie russe à Paris, se pressait autour des voitures de l'ambulance russe rangées dans la rue Daru; elle admirait leur construction et le confortable de leur aménagement.

LES ACTUALITÉS



Le général Schwartz a passé, le 20 avril, la revue du 31^e régiment territorial à Beauchamp, près de Taverny.



Le général Maitrot remet la croix de la Légion d'honneur au capitaine Giaccobi, blessé sérieusement.

SUR LE FRONT RUSSE

La bataille des Carpates a continué furieuse, les deux partis mettant un acharnement extrême dans leurs attaques et contre-attaques. C'est vers le col d'Oujock que les combats ont eu le plus d'intensité. Les Austro-Allemands font des efforts désespérés pour empêcher l'avance des Russes dans cette région, pour leur disputer le dernier passage de la chaîne des Carpates qu'ils ne possèdent pas encore ; une fois maîtres de ce col, nos alliés ne pourront plus être arrêtés dans leur marche sur la plaine hongroise, si le plan du grand-duc Nicolas est de prendre Budapest.

A ce sujet, les avis sont partagés, et comme le généralissime des armées russes n'a tenu personne au courant de ses projets, on a pu envisager diverses hypothèses ; certains critiques militaires ont émis l'opinion que le plan de nos alliés serait actuellement d'occuper fortement tous les cols des Carpates et d'envoyer le gros de leurs armées de Galicie sur Cracovie, porte de la Silésie ; ils auraient ainsi leur flanc gauche garanti contre toute attaque austro-allemande, et ils enlèveraient ensuite Cracovie plus facilement que Przemysl, la ville polonaise étant moins forte que la place galicienne.

D'autres prétendent que le grand-duc Nicolas, au barrage des Carpates ajouterait le barrage de la Dounajec, devant Cracovie, et ferait son effort sur le centre du front allemand, vers Posen, par Kalich.

Cependant la marche vers la Hongrie paraît plus plausible au grand nombre, en raison des résultats politiques et stratégiques qu'elle amènera ; la possession de la Pusta, la plaine hongroise, grenier de l'Autriche et de l'Allemagne, l'effet produit sur la Hongrie, enfin l'invasion plus facile des riches contrées de la Silésie qu'aucune place forte ne défend vers le sud.

La suite des événements dira bientôt quelle est de ces diverses hypothèses la véritable.

Toujours est-il qu'en ce moment les Austro-Allemands emploient le meilleur de leurs ressources à retarder l'avance russe. Ils ont envoyé des forces considérables dans la région du col d'Oujock pour tenter une contre-offensive vers la Stryj, ayant ainsi pour objectif de tourner ou d'envelopper l'aile gauche des armées russes. Mais le succès n'a pas encore répondu à leur effort ; nos alliés, qui se montrent des soldats

incomparables, ont attaqué violemment l'ennemi qui, le 18 avril, s'était emparé d'une hauteur voisine d'Oravezik, et l'ont repoussé en lui faisant subir des pertes sévères.

Le 19 avril, les Austro-Allemands ont prononcé de nouvelles attaques, qui sont demeurées stériles, contre les positions russes dans la région de Yablouk et de Polen ; l'offensive contre la hauteur de Polen a été particulièrement opiniâtre, et les assaillants ont subi un échec sanglant.

Dans la journée du 20 et dans la nuit du 20 au 21, les Autrichiens ont tenté une nouvelle attaque sur le front de Tolepotche-Roumina ; ils ont été repoussés avec de grosses pertes. Nos alliés avancent donc vers le nord des chemins de fer qui, de Galicie, pénètrent en Hongrie : là se termineront les difficultés d'une marche à travers les pentes escarpées, couvertes de neige, des montagnes qui bordent le nord-est de la Hongrie.

Le maréchal von Hindenburg arrêtera-t-il l'invasion russe ? On lui prête aussi de grands projets. Revenant à la méthode chère aux stratégies allemands, il essayerait de frapper à la fois sur l'aile droite et sur l'aile gauche des armées russes ; des forces considérables seraient envoyées en Bukovine, tandis qu'une attaque furieuse serait prononcée à droite, entre Petrokov et Cracovie ; ici l'état du terrain, que le dégel a transformé en marécage, rend l'opération plus difficile, et avant que les routes se soient asséchées, les Russes auront peut-être amené la « décision ».

Sur les autres parties du front, il ne s'est produit que des actions locales sans grande importance : fusillades, explosions de mines, prises de tranchées ; l'artillerie russe a continué à montrer sa grande supériorité ; la place d'Ossoviec, de plus en plus mollement attaquée, riposte avec succès, et il n'a été question d'aucune opération d'envergure dans les régions de la Prusse orientale, vers Mariampol et Suwalki.

Contre les Turcs, les Russes ont encore progressé dans le Caucase et, dans la mer Noire, ils ont coulé un certain nombre de leurs bateaux qui portaient des munitions. Une armée est concentrée à Odessa, prête à coopérer avec les alliés contre Constantinople.

A leur tour, les Russes profitent du beau temps revenu pour faire des expéditions aériennes ; ils emploient leurs grands aéroplanes, qui transportent jusqu'à vingt personnes, pour bombarder les positions militaires de l'ennemi ; c'est ainsi que la gare de Soldau a reçu un copieux arrosage de bombes.

Toutes les photographies que publie le "PAYS DE FRANCE" sont la reproduction exacte de la vérité ; on n'y trouve ni adaptation, ni truquage photographique d'aucune sorte.

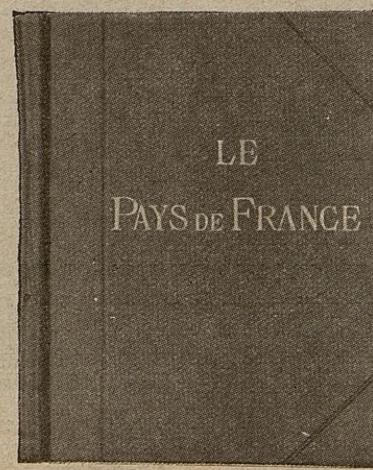
Rassortiments et reliures du "Pays de France"

Nous sommes à présent en mesure de donner satisfaction à toutes les demandes de rassortiment des numéros du « Pays de France », à partir du n° 1.

En conséquence, ceux de nos lecteurs, à la collection desquels manqueraient certains numéros, peuvent dès maintenant se les procurer chez leur librairie habituel, au prix de 0 fr. 25 le numéro. Quant aux lecteurs habitant une localité où le « Pays de France » ne serait pas en vente, ils peuvent se procurer des numéros de rassortiment en nous les réclamant par lettre (joindre la somme de 0 fr. 30 par numéro, frais d'envoi compris).

Nous tenons en outre à la disposition de nos lecteurs des reliures électriques en percaline chagrinée, avec titre or, spécialement établies pour contenir toute la collection d'une année du « Pays de France » (52 numéros), au prix de 3 francs la reliure, prise dans nos bureaux.

Pour recevoir franco par poste cette reliure « seule »,



Reproduction de notre reliure électrique

il suffit de nous adresser une somme de 3 fr. 45 en un bon de poste.

Pour recevoir franco par colis postal cette reliure, « accompagnée de tout ou partie des numéros déjà parus », il suffit de nous adresser d'une part 3 fr. 60 (expédition en gare) ou 3 fr. 85 (expédition à domicile), d'autre part autant de fois 0 fr. 25 qu'on désire de numéros. (Adresser les mandats 2, 4, 6, boulevard Poissonnière).

NOS PHOTOGRAPHIES

Pour des raisons de défense nationale, dont l'autorité militaire est seule juge, nous ne désignerons plus les localités situées sur le front dont le « Pays de France » donnera les photographies.

Mais nous publierons en temps opportun une table analytique qui permettra plus tard aux lecteurs du « Pays de France » d'identifier toutes ces localités.

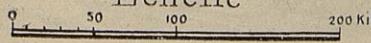
LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LÉGENDE.

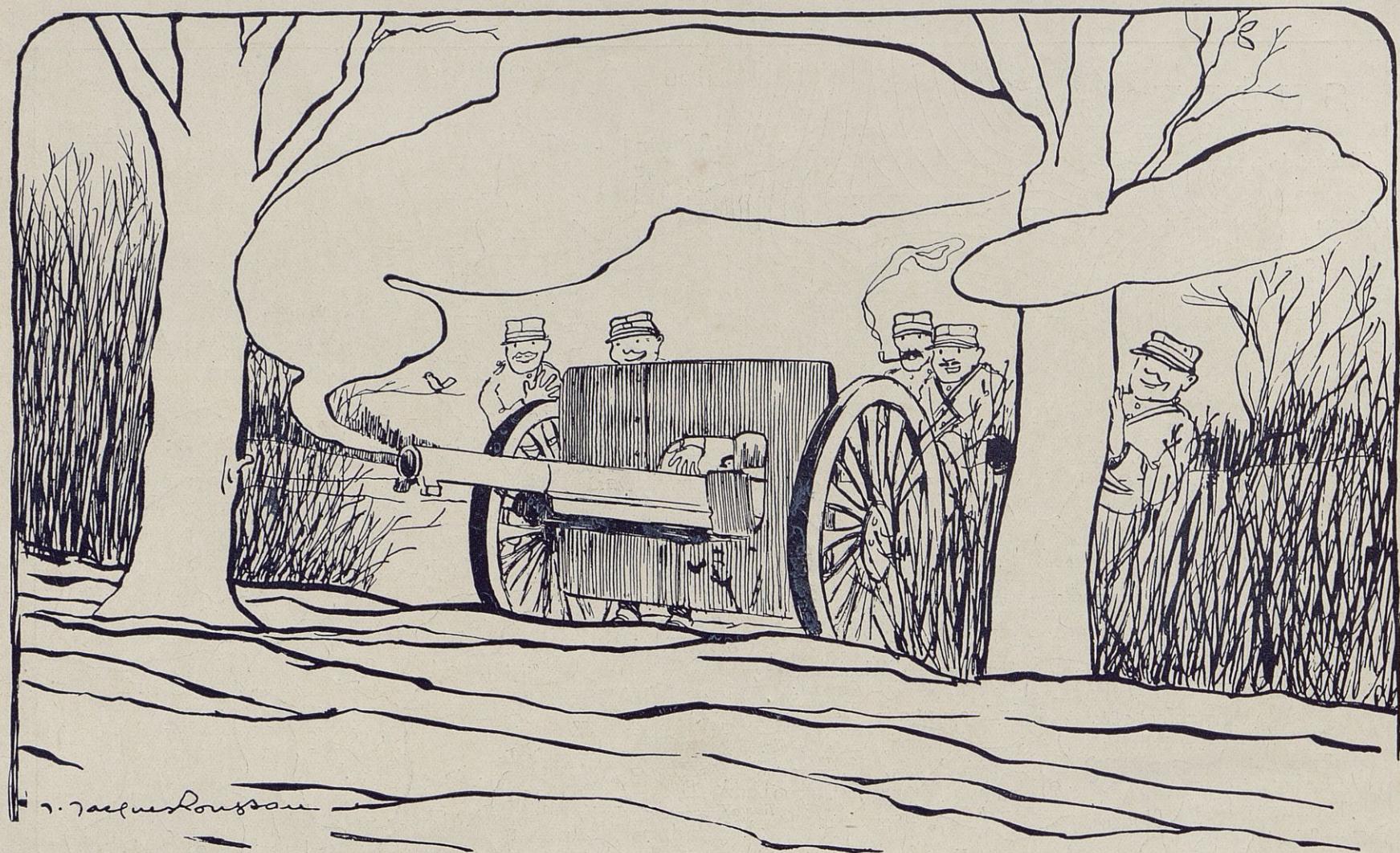
-  *Front à la date du 3 X^{bre}/914*
 *Front à la date du 29 Avril*

Echelle

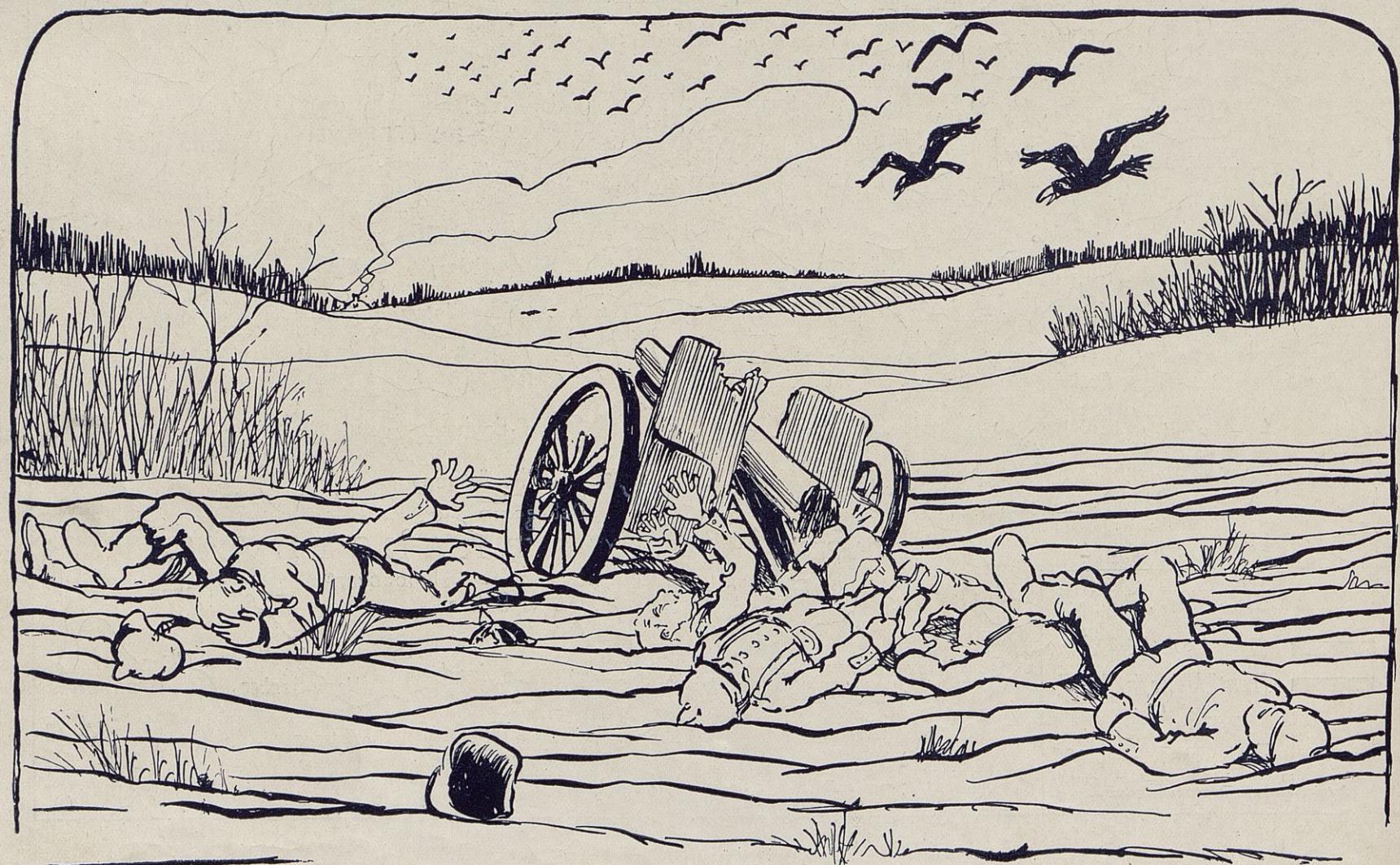


La Guerre en Caricatures

LES DEUX FABRICATIONS



Made in France



Made in Germany